







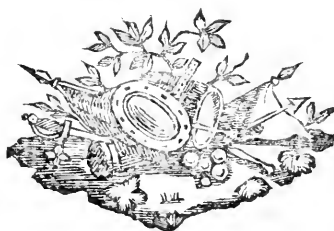
1914-1915

*De la Philosophie*

LES  
P E N S É E S  
DE  
J. J. ROUSSEAU.  
TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

LES  
PENSÉES  
DE  
JEAN JACQUES  
J. J. ROUSSEAU,  
CITOYEN  
DE GENEVE.  
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
*Et se trouve*  
A PARIS,  
Chez P R A U L T, Petit-Fils, Libraire,  
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

---

M. DCC. LXVI.

PQ

2033

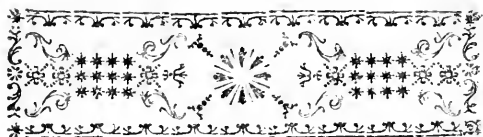
P7

1766

±.1

604405

22.3.55



# A V I S

## DU LIBRAIRE.

**L'**ACCUEIL favorable dont le Public a honoré la premiere Edition de ce Livre, n'a pas peu contribué à me faire éprouver le malheur de la contrefaçon. Mais on sçait que tout Livre contrefait est toujours exécuté sans aucun soin, vu

vii] AVIS DU LIBRAIRE.

*la précipitation avec laquelle on se hâte de retirer le fruit de son larcin. J'ose donc présumer qu'on recevra avec plaisir une seconde édition de cet Ouvrage. Elle est augmentée de nouvelles pensées qui la rendront encore plus intéressante que la première. Il étoit nécessaire que je procurasse à l'Editeur les nouveaux écrits que M. ROUSSEAU avoit publiés. Ces Ouvrages n'ayant été imprimés que chez l'Etranger, il a fallu que j'e les fissè*



AVIS DU LIBRAIRE. ix  
venir , & je les ai attendus  
long - tems. C'est dans cet in-  
tervalle que parmi les différen-  
tes contrefactions de ce Livre ,  
il en a paru une sous le titre :  
D'Esprit & Maximes de J. J.  
Rousseau. Toutes sont sembla-  
bles , quant au fond , à ma  
premiere édition : on a seulement  
changé le titre & l'ordre des  
matieres.

Je me crois obligé d'avertir le  
Public qu'il lui sera facile de  
distinguer cette nouvelle édition

✱ AVIS DU LIBRAIRE.

de celles contrefaites ; 1<sup>o</sup>. par le Titre ; 2<sup>o</sup>. parce que cette Edition est plus ample d'un volume : Enfin par le signe qui se trouve au bas du présent Avis, & qui lui servira en quelque sorte de contremarque.





## *P R É F A C E.*

**P**EU de siècles ont eu autant de besoin que le nôtre, d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raison ; c'est ce qui a sans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philosophie.

L'impuissance d'égaliser les grands Maîtres du Regne brillant de LOUIS XIV, n'a pas déterminé seule, ni toujours, les esprits au choix des matieres qu'ils ont embrassées ; & je crois qu'il

leur a paru plus nécessaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les trésors de nos amusemens & de nos plaisirs.

Mais, n'est-on pas forcé de convenir que plusieurs de nos Gens de lettres, en cherchant à rappeler leur profession à sa première & noble institution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abusé (peut-être sans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire & de leur vigueur de penser?

Il est une Nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'est enfoncée la première dans

les abyfmes de la Métaphyfique. Toutes les hardieffes peuvent fe montrer chez ce Peuple , il les a toutes offertes fous mille formes : mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être , ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus fage ? Il eft permis de s'en rapporter aux plus fenfés des Auteurs de cette Ifle , dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philofophie ? Non : mais il feroit à fouhaiter que les Ecrivains qui s'y livrent , fe rappellaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs , plus

coupable qu'eux , puisqu'en connoissant si bien les dangers de cette étude trop approfondie , il n'a pas sçu se contenir.

*La Philosophie ( dit Bayle \* ) ressemble à des poudres si corrosives , qu'après avoir consumé les chairs mal-saines d'une plaie , elles rongeroient la chair vive , carieroient les os , & perceroient jusqu'aux moëllles. Elle réfute d'abord les erreurs , ( ajoute-t-il ) mais si on ne l'arrête point là , elle attaque la vérité , & va si loin , qu'elle ne sçait plus où elle est , ni ne trouve plus où s'asseoir.*

Cette image forte & vraie des

---

\* Art. Acoſta,

excès où nous expose un amour immodéré pour la Philosophie, auroit dû, sans doute, arrêter la main de plus d'un Philosophe, qui, sous prétexte d'arracher de dessus nos yeux l'épais bandeau des préjugés, a blessé notre vue par un éclat incertain, vague & rapide, plus semblable au feu destructeur de la foudre, qu'à la lumière d'un beau jour. Jusqu'à quand la Philosophie (pour me servir des expressions de M. Rousseau lui-même) ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'espèce humaine ?

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en est qu'une douce per-

suasion, une conscience presque générale, un sentiment intime & difficile à vaincre ont établies, & qu'il est cruel de vouloir nous enlever; parce qu'indépendamment de leur certitude, elles font, ou notre consolation, ou notre espérance.

Inutilement l'Auteur du fameux *Traité du Citoyen* s'épuise-t-il à prouver que la méchanceté est inhérente & essentielle aux hommes; il n'entraîne à son opinion que des gens pour qui toutes les singularités sont précieuses, ou des méchans qui s'aperçoivent que cette prétendue découverte protège & sert les vils intérêts dont ils sont animés :  
le



le plus grand nombre des hommes pensans , sçait qu'il a besoin de sa propre estime pour s'encourager au bien ; & *M. Hume* , qui n'a pû s'empêcher de regarder la bienfaisance comme une des premières dispositions de notre ame , en est cru sans preuves , parce qu'il n'en faut qu'aux choses de calcul matériel & presque jamais à cêlles qui sont senties.

C'est encore une entreprise téméraire & dangereuse de la part des Philosophes , d'attaquer ouvertement le culte reçu & consacré par des loix sous le bouclier desquelles on repose avec tranquillité. C'est détruire les fortifications d'une place qu'on habi-

## xviii P R É F A C E.

te ; c'est appeller par cette destruction tous les brigands qui voudront s'en emparer ; c'est compromettre à la fois & sa propriété , & sa liberté , & sa sûreté ; c'est invoquer l'indépendance , l'anarchie & la licence mere de tous les crimes.

Ce feroit donc un service à rendre à la Société d'arracher, des Livres qui lui ont été offerts , tout ce qui a élevé le scandale & le cri public , & de les réduire aux seules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigilance du Gouvernement a proscrits ; ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, &

la gloire de leurs Auteurs & celle de leur siècle.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en fera la preuve la plus forte. On y va voir combien M. Rousseau ajoute à la masse de nos idées, on y admirera cette sagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richesses de style qui distinguent si fort le Citoyen de Genève : l'humanité, l'honneur & la sagesse ont souvent dicté les maximes précieuses qui composeront ces deux volumes. J'ai fait disparaître, autant que j'ai pû, le Sophiste hardi, pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & mâle, l'homme sensible & penseur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite peut avoir pour le paradoxe le détourne quelquefois du vrai : mais alors c'est l'Alchymiste de la Littérature, qui, dans la vaine recherche du remède universel, trouve en chemin mille secrets qui tous, séparés de leur objet, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point sans excuser, autant qu'il est possible, M. Rousseau d'avoir scandalisé dans quelques-uns de ses Ouvrages, & le François Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schisme.

*Fin de la Préface.*

LES



# LES PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

D I E U.



UE la Matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il

certain que le tout est un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, sçavoir, la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui

*Tome I.*

A

veut & qui peut , cet Etre actif par lui-même , cet Etre enfin, quel qu'il soit , qui meut l'Univers & ordonne toutes choses , je l'appelle *Dieu*. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance , de volonté que j'ai rassemblées , & celle de bonté qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné ; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement ; plus j'y pense , plus je me confonds : je sçais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même ; je sçais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues , sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres , je le sens en moi , je le vois tout autour de moi ; mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même , si-tôt que je veux chercher où il

est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Dieu est intelligent, mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les tems un seul moment.

La puissance humaine agit par des moyens, la puissance de Dieu agit par elle-même: Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir.

Dieu est bon, rien n'est plus manifeste: mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté

#### 4      *LES PENSÉES*

de Dieu est l'amour de l'ordre , car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe , & lie chaque partie avec le tout.

Dieu est juste , j'en suis convaincu ; c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des Philosophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient , & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la Divinité toute puissante , la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus* le Dieu suprême , ils disoient très-vrai ; mais en disant *Maximus Optimus* , ils auroient parlé plus



exaëtement , puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon parce qu'il est grand.

Voulons - nous pénétrer dans ces abîmes de Métaphysique qui n'ont ni fond ni rive , & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est , mais nous sçavons qu'elle est : que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres , elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle , mais non pas la méconnoître de bonne-foi.

Plus je m'efforce de contempler son essence infinie , moins je la conçois ; mais elle est , cela me suffit ; moins je la conçois , plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres , je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de

s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit , c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vûs , & qui fait dire au juste oublié , tes vertus ont un témoin ; c'est lui , c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons une image en nous mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison , & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré.

Tenez votre ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu , & vous n'en doutez jamais,

Si j'exerce ma raison , si je la cultive ; si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne , j'apprendrai de moi-même à le connoître , à l'aimer , à aimer ses œuvres , à vouloir le bien qu'il veut , & à remplir , pour lui plaire , tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le sçavoir des hommes m'apprendra de plus ?

Source de justice & de vérité , Dieu clément & bon ! Dans ma confiance en toi , le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite ; en y joignant la mienne , je fais ce que tu fais ; j'acquiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.



---

*UNIVERS, INTELLIGENCE**S U P R E M E*

**I**L est un Livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime Livre que j'apprends à servir & à adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les esprits.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines Loix me montre une intelligence. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez vous exister ? Non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non-seulement dans moi-même,

Mais dans la brebis qui pâit , dans l'oiseau qui vole , dans la pierre qui tombe , dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du Monde quoique j'en ignore la fin , parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles , d'étudier leur concours , leurs rapports , d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la première fois , une montre ouverte , & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage , quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vû le cadran. Je ne sçais , diroit-il , à quoi le tout est bon ;

mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage , & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulieres ; les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur ; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence , & que de sophismes ne faut-il pas entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres , & l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons & de chances ; que vous sert de me réduire au silence , si vous ne pou-

vez m'amener à la persuasion , & comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ?

J'ai lû Nieuventit avec surprise , & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pû vouloir faire un Livre des Merveilles de la Nature , qui montrent la sagesse de son Auteur ? Son Livre seroit aussi gros que le monde , qu'il n'auroit pas épuisé son sujet ; & si-tôt qu'on veut entrer dans les détails , la plus grande merveille échappe , qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abîme de l'esprit humain. La barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas , montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre , elle a pris des

mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse , à quelque égard , regarder comme le centre commun de tous les autres , autour duquel ils sont tous ordonnés ; en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports , dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout , ont beau couvrir leur galimathias d'abstractions , de coordinations , de principes généraux , de termes emblématiques ; quoiqu'ils fassent , il m'est impossible de



Concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive & morte a pû produire des êtres vivans & pensans, qu'une fatalité aveugle a pû produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pû produire des êtres qui pensent.

L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les Loix du mouvement, ces Loix déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde & la marche de l'Univers. Descartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la Loi de l'attraction; mais l'attraction seule réduiroit bien-tôt

l'Univers en une masse immobile ; à cette Loi , il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle Loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Le Philosophe , qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu , ose associer sa sagesse à la sagesse éternelle ; il approuve , il blâme , il corrige , il prescrit des Loix à la Nature , & des bornes à la divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systèmes , il se donne mille peines pour arranger la machine du monde , le Laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ , admire , loue & bénit la main dont il reçoit ces graces , sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à jus-

rifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, il ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. (a) ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche sçavante que ce blasphême étoit réservé.

---

(a) Ce Roi de Castille disoit que si Dieu l'eût appelé à son Conseil quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. La multitude des cercles inutiles que les Mathématiciens de son tems avoient imaginés pour expliquer les mouvemens célestes a pu donner lieu à la pensée libertine d'un Prince assez habile pour désirer dans la mécanique de l'Univers cette simplicité qu'on y a reconnue depuis. (Note de l'Edit.)



---

*ATHÉISME , FANATISME.*

**L**E spectacle de la nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des Etres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus;

Vertus ; au lieu que l'irreligion , & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie , effémine , avilit les ames , concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier , dans l'abjection du *moi* humain , & sappe ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose , qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes , c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille peu importe au prétendu Sage , pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître , en détruisant les mœurs qui les multiplient , en les détachant de leur espèce , en réduisant toutes leurs affections à un secret

égoïsme , aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort , elle est plus destructive que la guerre même.

---

*R E L I G I O N.*

**D**E combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ?

Une dernière ressource à employer contre l'incrédule , c'est de le toucher , c'est de lui montrer un exemple qui

l'entraîne , & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Que tableau pour son cœur quand ses amis , ses enfans , sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours , ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire , dans les vertus dont il est l'auteur , dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même , quelque chose de plus qu'humain régne ici !

Un heureux instinct me porte au bien , une violente passion s'élève ; elle a sa racine dans le même instinct , que ferai-je pour la détruire ? De la con-

fidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu , & sa bonté , de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier , & lequel au fond m'importe le plus , de mon bonheur aux dépens du reste des hommes , ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal-faire pour mon profit , je n'ai qu'à mal faire en secret , la vertu n'a plus rien à me dire , & si je suis surpris en faute , on punira comme à Sparte , non le délit , mais la mal-adresse. Enfin , que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame , j'aurai ma règle aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres sensibles de modèle auquel on puisse la com-



parer ? Ne sçait-on pas que les affections défordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu selon l'inconstance & la variété des préjugés ? Adorons l'Etre éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de

bonne foi , ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes , & prétendent nous donner , pour les vrais principes des choses , les intelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste , renversant , détruisant , foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent , ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère , aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime , l'espoir de la vertu , & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais , disent-ils , la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux , & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.



É V A N G I L E.

C E divin Livre , le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas , n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur , & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

La majesté des Ecritures m'étonne , la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre , à la fois si sublime &

si sage, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur , quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme , où est le sage qui sçait agir , souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ! Quand Platon peint son Juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime , & digne de tous les prix de la vertu , il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante , que tous les Peres l'ont sentie , & qu'il n'est pas possible de s'y tromper, Quels préjugés , quel aveuglement

ne

ne faut-il point avoir pour oser comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres, avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette

Morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jesus au milieu d'un supplice affreux prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate font d'un Sage, la vie & la mort de Jesus font d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins

attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond , c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton , ni cette morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité si grands , si frappans , si parfaitement inimitables , que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros.

Le Christianisme est dans son principe une Religion universelle , qui n'a rien d'exclusif , rien de local , rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son Divin Auteur embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes , est venu lever la barrière qui séparoit les Nations , & réunir tout le genre humain en un peuple de freres : *car en toute Nation celui qui le craint*

*& qui s'adonne à la justice lui est agréable (a).* Tel est le véritable esprit de l'Evangile.

Je ne sçais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la Philosophie la belle morale de nos Livres ; cette morale tirée de l'Evangile , étoit chrétienne avant d'être philosophique. Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes , mais combien n'erret-il pas quelquefois , & jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à Cicéron , peut-on croire que sans Platon ce Rheteur eût trouvé ses Offices ? L'Evangile seul est , quant à la morale , toujours sûr , toujours vrai , toujours unique & toujours semblable à lui-même.

---

(a) Acte X. 35.





---

*ORAI SON , D É V O T I O N ,  
D É V O T S .*

**L**'AME en s'élevant par l'Oraison à la source du sentiment & de l'Etre , y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît , elle s'y ranime , elle y trouve un nouveau ressort , elle y puise une nouvelle vie ; elle prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps , ou plutôt elle n'est plus en elle-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple ; & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer , par cet essai d'un état plus sublime , qu'elle espère être un jour le sien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable , même la Dévotion qui tourne en délire. Comment vien-

nent les extases des ascétiques ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise ; l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, Prophète, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du Fanatisme.

Si l'on abuse de l'Oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raison ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un Oratoire, c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis ; il faut premierement

faire ce qu'on doit , puis prier quand on le peut.

La dévotion est un opium pour l'ame : elle égaye , anime & soutient quand on en prend peu : une trop forte dose endort , ou rend furieux , ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté , & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut aussi s'abstenir de ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination , & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre , & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive ; plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin , comment voir les rapports de l'objet mystique , si l'on ne voit aussi l'objet sensuel , & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des ob-

jets qu'elle n'oferoit regarder ?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité , c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde : dans leur élévation s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante , ils plaignent les autres d'un ton si cruel , leur justice est si rigoureuse , leur charité est si dure , leur zèle est si amer , leur mépris ressemble si fort à la haine que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne , ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) Dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes , plus ils en exigent , & l'on diroit qu'ils ne

s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

---

*SUPERSTITION.*

**L**A superstition est le plus terrible fléau du genre humain ; elle abrutit les simples , elle persécute les sages , elle enchaîne les nations , elle fait par tout cent maux effroyables : quel bien fait-elle ? aucun ; si elle en fait , c'est aux tyrans ; elle est leur arme la plus terrible ; & cela même est le plus grand mal qu'elle ait jamais fait.



---

*CONSCIENCE.*

**L**E meilleur de tous les Casuistes est la Conscience , & ce n'est que quand on marche avec elle , qu'on a recours aux subtilités du raisonnement.

La Conscience est la voix de l'ame , les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent , & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe , nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la Conscience ne trompe jamais , elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame , ce que l'instinct est au corps ; qui la suit , obéit à la nature , & ne craint point de s'égarer.

Conscience ! Conscience ! Instinct divin , immortel & céleste voix ; guide

assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infailible du bien & du mal , qui rend l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fait l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle , & d'une raison sans principe.

Si la Conscience parle à tous les cœurs , pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'elle nous parle la langue de la Nature , que tout nous a fait oublier. La Conscience est timide , elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvante ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis , elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne , & l'empêche de se

faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire , & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus , elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle , il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

---

### *MORALITÉ DE NOS ACTIONS.*

TOUTE la Moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien , il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature , l'homme ne sçauroit être sain d'esprit ni bien constitué , qu'autant qu'il est bon. Si



elle ne l'est pas , & que l'homme soit méchant naturellement , il ne peut cesser de l'être sans se corrompre , & la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables , comme le loup pour égorger sa proie , un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable , & la vertu seule, nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons , tout intérêt personnel à part , à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus , celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire , & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait , d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos Théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs au-

teurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent , disent-ils , hors notre intérêt ; & tout au contraire , les douceurs de l'amitié , de l'humanité nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs , nous serions trop seuls , trop misérables , si nous n'avions avec qui les partager : S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme , d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu , quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles , plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau , vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentimens délicieux , celui qui , à force de se concentrer au dedans de lui , vient à bout de n'aimer

que lui-même , n'a plus de transports , son cœur glacé ne palpite plus de joie , un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux , il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus , ne vit plus ; il est déjà mort.

Jetez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires : parmi tant de cultes inhumains & bisarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici bas , comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême , que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel , l'instinct moral le re-

pouffoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Venus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur , il invoquoit le Dieu qui mutila son pere , & mouroit fans murmure de la main du sien : les plus misérables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature , plus forte que celles des Dieux , se faisoit respecter sur la terre , & sembloit releguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice & de vertu , sur lequel , malgré nos propres maximes , nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaises.



M A L   M O R A L ,   M A L  
P H Y S I Q U E .

C'EST l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne feroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, & un avertissement d'y pourvoir ? La mort .... les méchants n'empoisonnent-ils pas leur vie & la notre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remède aux maux que vous vous faites ; la nature a voulu que vous ne souff-

frissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent , ses misères la lui rendent désirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions pas à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien être imaginaire , nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sçait pas supporter un peu de souffrance , doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée , on la veut rétablir par des remèdes ; au mal qu'on sent , on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère ; plus on la veut fuir , plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie , en murmurant ,

contre la nature , des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme , ne cherche plus l'Auteur du mal ; cet Auteur , c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres , & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut - être que dans le désordre , & je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'Etre qui souffre ; & ce sentiment , l'homme ne l'a pas eu de la nature , il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque , ayant peu réfléchi , n'a ni souvenir , ni prévoyance. Otez nos funestes progrès , ôtez nos erreurs & nos vices , ôtez l'ouvrage de l'homme , & tout est bien.



---

---

O P T I M I S M E.

**J**E crois qu'on ne peut examiner convenablement le système de l'optimisme, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun Philosophe n'a jamais nié l'existence du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de sçavoir, si chacun de nous souffre ou non ; mais s'il étoit bon que l'univers fut, & si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit, ce semble, la proposition plus exacte ; & au lieu de *tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *le tout est bien*, ou *tout est bien pour le tout*. Alors il est très-évident qu'aucun homme ne sçauroit donner des preuves directes ni pour ni contre ; car ces preu-



ves dépendent d'une connoissance parfaite de la constitution du monde & du but de son Auteur , & cette connoissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer , ni des propriétés de la matiere ni de la mécanique de l'univers , mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout ; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu , par le systême de Pope , mais le systême de Pope par l'existence de Dieu : & c'est sans contredit de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre , c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la providence , que ce qu'on en a dit d'absurde , a fort embrouillé tous les Corollaires , qu'on pouvoit tirer de ce grand & consolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu font les Prêtres & les Dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels ; & pour être sûrs de leur fait, punissent & châtient les méchans, éprouvent, ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'événement. Je ne sçais, pour moi, si c'est une bonne Théologie ; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour & le contre les preuves de la providence, & de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les Philosophes à leur tour, ne me paroissent guères plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne font pas im-

passibles , crier que tout est perdu , quand ils ont mal aux dents , ou qu'ils sont pauvres , ou qu'on les vole , & charger Dieu , comme dit Seneque , de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eut fait périr Cartouche ou César dans leur enfance , on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu , & nous disons : pourquoi les avoir laissé vivre ? Au contraire , un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le pere en lui ôtant son enfant ; & dans le second : Dieu conservoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi quelque parti qu'ait pris la nature , la providence a toujours raison chez les dévots , & toujours tort chez les Philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines , n'a-t-elle ni tort ni raison , parceque tout tient à la Loi commune , & qu'il n'y a d'ex-

ception pour personne. Il est à croire que les événemens particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que sa Providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres & les espèces, & de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un Roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses états, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons ? Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, & rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commodi enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient - être considérées relativement dans l'ordre physique & absolument dans l'ordre moral : de sorte que la plus grande idée que je  
puis

puis me faire de la Providence , est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout , & chaque être intelligent & sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même ; ce qui signifie en d'autres termes , que pour qui sent son existence , il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible , & non à quelques instans particuliers de sa durée , tel que la vie humaine ; ce qui montre combien , la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire.

Si je ramene ces questions diverses à leur principe commun , il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe comme il n'est pas possible d'en douter, il est parfait ; s'il est parfait , il est sa-

ge , puissant & juste ; s'il est sage & puissant tout est bien ; s'il est juste & puissant mon ame est immortelle ; si mon ame est immortelle , trente ans de vie ne font rien pour moi , & font peut-être nécessaires au maintien de l'univers.

---

*P A S S I O N S.*

**L**A source de nos passions , l'origine & le principe de toutes les autres , la seule qui naît avec l'homme , & ne le quitte jamais , tant qu'il vit , est l'amour de soi : passion primitive , innée , antérieure à toute autre , & dont toutes les autres ne sont , en un sens , que des modifications.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions , qui , d'un commun aveu lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connoître

tre que parce que nous désirons de jouir : & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni désirs , ni craintes , se donneroit la peine de raisonner. Les Passions , à leur tour , tirent leur origine de nos besoins & leur progrès , de nos connoissances ; car on ne peut désirer ou craindre les choses , que sur les idées qu'on en peut avoir , ou par la simple impulsion de la Nature.

C'est une erreur de distinguer les Passions en permises & défendues, pour se livrer aux premières & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître , toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

Ce qui nous est défendu par la nature c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces , ce qui nous est défendu par la raison , c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui

nous est défendu par la conscience , n'est pas d'être tentés , mais de nous laisser vaincre par les tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions : mais il dépend de nous de regner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes ; tous ceux qui nous dominent sont criminels

Les grandes Passions usées dégouttent des autres ; la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance.

Le spectacle des Passions violentes de toute espèce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces Passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse , qui les séduit , & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théâtre ; & plusieurs d'entre nous les Romans.



Toutes les grandes Passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression , & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens.

Les petites Passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de sentir , que dans le commerce du monde ; les Passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets , s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours , se mêle à toutes les idées , & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ?

Point du tout, il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premièrement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, colorées que l'on admire dans les drames & dans les Romans François ! Non : la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne songe pas même à persuader ; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vive-

ment l'amour dans les grandes Villes ?  
 l'y sent-on mieux que dans les hameaux ?

Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans un cabinet , par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête , sa lettre va , comme on dit , brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ferez enchanté , même agité peut-être , mais d'une agitation passagere & sèche , qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire , une lettre que l'amour a réellement dictée ; une lettre d'un Amant vraiment passionné , sera lâche , diffuse , toute en longueurs , en désordre , en répétitions. Son cœur , plein d'un sentiment qui déborde , redit toujours la même chose , & n'a jamais achevé de dire ; comme une source vive qui coule sans cesse , & ne s'épuise jamais. Rien de saillant , rien de remarquable : on ne retient ni mots , ni tours , ni phra-

ses : on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie : on se sent ému sans sçavoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur sçait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait ; elle en fait alors son idole ; elle le place dans le Ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

Les grandes passions ne germent gueres chez les hommes foibles.

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Dans le regne des Passions, elles ai-

dent à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du désir. Tant qu'on désire , on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la Passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

On étouffe de grandes Passions ; rarement on les épure.

On n'a de prise sur les Passions , que par les Passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie , & c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame , un bon serviteur doit être robuste : je sçais que l'intem-

pérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations , les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible , plus il commande , plus il est fort , plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Que les Passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

On peut vivre beaucoup en peu d'années , & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des Passions qui conduit à la Philosophie.

Les Passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous revoltent , & par une in-

conséquence qui nous vient d'elles , nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter.

La source de toutes les Passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports , doit être affecté quand ces rapports s'altèrent , & qu'il en imagine , ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les Passions de tous les êtres bornés , même des anges , s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres , pour sçavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des Passions.  
1°. Sentir les vrais rapports de l'homme , tant dans l'espèce que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

---

*B O N H E U R.*

**N**OUS ne ſçavons ce que c'eſt que Bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie , on n'y goûte aucun ſentiment pur , on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames , ainſi que les modifications de nos corps , ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous , mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines ; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que jouiſſances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif , on doit la meſurer par la moindre quantité de maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſépara-



ble du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation , & toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés , que consiste notre misère. Une être sensible, dont les facultés égaleroient les désirs , seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai Bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance , une partie de nos facultés resteroit oisive , & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport , nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés , & à mettre en égalité parfaite la

puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conservation, & les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réserve au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir & du désir se rencontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, & qui par conséquent excite &

nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire ; mais l'objet qui paroïssoit d'abord sous la main , fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre , il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays , déjà parcouru , nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'agrandit , s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; & plus nous gagnons sur la jouissance , plus le Bonheur s'éloigne de nous : au contraire , plus l'homme est resté près de sa condition naturelle , plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite , & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable , que quand il paroît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses , mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes , le monde

de imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un , retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force , la santé , le bon témoignage de soi , tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les rémords de la conscience , tous nos maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien , il auroit toujours le nécessaire , parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins , disoit Favorin , naissent des grands biens , & souvent le meilleur moyen

moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit, est la vie retirée & domestique, & l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du Bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sçauroit être : la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'é-

tourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si fereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux ; & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guères, & ne rit guères ; il réserve, pour ainsi dire, le Bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances ; & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroissent contribuer au Bonheur, si l'uniformité d'une vie égale

paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux , on trouve , au contraire , que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance , qui laisse peu de prise au désir & au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité , l'inconstance ; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile , qui chasse le Bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au Bonheur , que celui de la vertu. Si l'on y parvient , il est plus pur , plus solide & plus doux par elle ; si on le manque , elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscretement leurs dou-

leurs par leurs voluptés ? Ils annéantissent pour ainsi dire, leur existence à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie , & plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens , & n'est pas nécessaire à la vie , change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne , & une jouissance dont on se prive ; & prévenir toujours les desirs , n'est pas l'art de les contenter , mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela , est de rester maître de soi-même , d'accoutumer ses passions à l'obéissance , & de plier tous



les désirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine ; & si le vrai Bonheur appartient au sage , c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui , sans s'arrêter aux apparences , ne juge du Bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs verra leur misère dans leurs succès mêmes , il verra leurs désirs & leurs soucis rongeurs s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant , sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés , qui , s'en-

gageant pour la première fois dans les Alpes , pensent les franchir à chaque montagne , & quand ils sont au sommet , trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout sans être Dieu , seroit une créature misérable ; il seroit privé du plaisir de désirer ; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme , aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain , sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! Ne sçauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux sont malheureux , parce qu'ils sont toujours gueux , les Rois sont malheureux , parce qu'ils sont

toujours Rois. Les états moyens dont on fort plus aisément offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pour quoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, & celle qu'il sçait le moins suivre. Chercher le Bonheur sans sçavoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de sçavoir ne point agir. Dans l'inquiétude

où nous tient l'ardeur du bien être , nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre , que de ne rien faire pour le chercher ; & sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître , nous n'y sçavons plus revenir.

La source du Bonheur n'est toute entière , ni dans l'objet désiré , ni dans le cœur qui le possède ; mais dans le rapport de l'un & de l'autre ; & comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur , il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sçauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire , un certain concours , dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible , & toujours ignoré du faux sage , qui s'ar-  
rête

rête au plaisir du moment , faute de connoître un bonheur durable.

Homme veux tu vivre heureux & sage ? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que ta condition borne tes désirs , que tes devoirs aillent avant tes penchans ; étends la loi de la nécessité aux choses morales : apprends à perdre ce qui peut être enlevé ; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne , à te mettre au-dessus des événemens , à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent , à être courageux dans l'adversité , afin de n'être jamais misérable ; à être ferme dans ton devoir , afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune , & sage malgré les passions ; alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles , une volupté que rien ne pourra troubler ; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent , & tu sentiras que l'homme à qui tout

échappe , ne jouit que de ce qu'il sçait perdre. Tu n'auras point , il est vrai , l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit , tu gagneras beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes & réelles , & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses , tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble , & la termineras sans effroi : tu t'en detacheras comme de toutes choses : que d'autres saisis d'horreur pensent en la quittant cesser d'être ; instruit de ton néant , tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant , & le commencement de celle du juste.



## V E R T U.

**L**E mot de Vertu vient de *force*, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sçait vaincre ses affections..

La Vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature & fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes Vertus élève & nourrit le génie.

L'exercice des Vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon; je ne connois pas de pratique plus sûre.

Les âmes d'une certaine trempe transforment pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste;

on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & ses charmes qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore, & n'en sçauroit plus jouir.

La Vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la Vertu content souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.



Une âme une fois corrompue l'est pour toujours , & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution subite , quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports , & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues , & toutes ses passions modifiées , dans ce bouleversement général , on reprend quelquefois son caractère primitif , & l'on devient comme un nouvel-être sorti récemment des mains de la Nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse , peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible , aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens , on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté ; & l'on

en devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la Vertu est toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui sçache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui sçachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage ; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre : voilà comme se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions ; mais qui seul sçait les vaincre

par elles-même , comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La Vertu est un état de guerre , & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir , qu'elle est longue pour la Vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment , & l'on est perdu.

La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes ; mais la Vertu ne sçait rougir que de ce qui est mal.

Tel se pique de Philosophie , & pense être vertueux par méthode , qui ne l'est que par tempérament ; & le vernis stoïque qu'il met à ses actions , ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens , le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs , ne sçauroit être solidement vertueux.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables : il sent ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pû croire ; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Noblesse qu'à la Vertu , & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre , cela peut être ; mais l'homme juste a l'estime de son valet , ce qui montre assez , que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence , & qu'il n'y a rien de solide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! Ce ne sont point les vi-

cieux au faîte des honneurs , dans le sein des plaisirs qui font envie ; ce sont les vertueux infortunés , & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est connu à tous les hommes , & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui , nous enchante malgré que nous en ayons ; sitôt que la passion nous permet de le voir , nous lui voulons ressembler ; & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même , il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui ; mais seulement au bon témoignage de soi-même ; & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité est la fortune du sage , & il n'y en a point sans vertu.

---

*H O N N E U R.*

**O**N peut distinguer dans ce qu'on appelle Honneur , celui qui se tire de l'opinion publique , & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'Honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence , parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure , qui seul peut rendre heureux un Etre pensant.



CHASTETÉ, PURETÉ,  
PUDEUR.

LA Chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds , elle triomphe de tout & d'elle même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux , des deux sexes , l'estime universelle & la sienne propre , lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères ; mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une ame noble , que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman , elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopa-

tres ; & quand sa beauté ne fera plus ,  
sa gloire & ses plaisirs resteront encore ;  
elle seule sçaura jouir du passé.

La Pureté se soutient par elle-même ;  
les désirs toujours réprimés s'accoutu-  
ment à ne plus renaître , & les tenta-  
tions ne se multiplient que par l'habi-  
tude d'y succomber.

La force de l'ame , qui produit toutes  
les vertus , tient à la pureté qui les nour-  
rit toutes.

Rien n'est méprisable de ce qui tend  
à garder la pureté , & ce sont les pe-  
tites précautions qui conservent les  
grandes vertus.

Les désirs voilés par la honte n'en  
deviennent que plus séduisans ; en les  
gênant la Pudeur les enflamme : ses  
craintes , ses détours , ses réserves , ses  
timides aveux , sa tendre & naïve fi-  
nesse , disent mieux ce qu'elle croit taire  
que la passion ne l'eût dit sans elle :



C'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule Pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient , plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la Pudeur survit à la Chasteté, que doit-on penser de la Chasteté, quand la Pudeur même est éteinte ?

Douce Pudeur ! Suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien , si elles connoissoient

ton empire, elles mettroient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

---

*PITIE', SENSIBILITE'.*

**L**A Pitié est une vertu d'autant plus universelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles.

On voit avec plaisir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Etre compatissant & sensible, sortir de son style froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête fé-

roce , arrachant un enfant du sein de sa mere ; brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres , & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vûe , de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale , les hommes n'eussent jamais été que des monstres , si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet , qu'est-ce que la générosité , la clémence , l'humanité , sinon la pitié appliquée aux foibles , aux coupables ou à l'espèce humaine en

général ? La bienveillance & l'amitié même font, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal ; mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent : on ne plaint un malheureux, qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi que l'on s'endurcit sur le sort des hommes, & que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous ; mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

*Non ignora mali , miseris succurrere  
disco.*

Je ne connois rien de si beau , de si profond , de si touchant , de si vrai que ce Vers-là. En effet , pourquoi les Rois font-ils sans pitié pour leurs sujets ? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches font-ils si durs envers les pauvres ? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir ? Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? C'est qu'un noble ne fera jamais roturier. Pourquoi les Turcs font-ils généralement plus humains , plus hospitaliers que nous ? C'est que

dans leur Gouvernement tout-à-fait arbitraire , la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes , ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux , chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qui assiste.

Pour plaindre le mal d'autrui , sans doute il faut le connoître ; mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert , ou qu'on craint de souffrir , on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre , on ne plaint que soi. Or si , tous étant assujettis aux misères de la vie , nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même , il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux , puisqu'elle dépose en notre faveur , & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux , puisque

l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain , selon l'ordre de la nature , elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses , par lesquelles elle est excitée , ont leurs modifications & leurs degrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes. Il en est de moins générales qui sont plus propres aux âmes vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales , des douleurs internes , des afflictions , des langueurs , de la tristesse.

Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & sourds gémissemens d'un cœur ferré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs ; jamais l'as-

pect d'une contenance abattue , d'un visage have & plombé , d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer , ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne font rien pour eux ; ils sont jugés , la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible , endurcissement , cruauté. Ils pourront être intégres & justes , jamais cléments , généreux , pitoiables. Je dis qu'ils pourront être justes , si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce , parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre , on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère , en ce que l'aspect d'un homme heureux , loin de mettre l'envieux à sa place , lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre , & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.



Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse , il faut la généraliser & l'étendre sur tout le genre humain ; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice , parce que de toutes les vertus , la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison , par amour pour nous , avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain ; & c'est une très-grande cruauté envers les hommes , que la pitié pour les méchans.

---

*AMOUR DE LA PATRIE.*

**L**ES plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce sentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu , lui donne une

énergie qui , sans la défigurer , en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux , & tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables depuis que l'amour de la Patrie est tournée en dérision. Ne nous en étonnons pas , les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis ; & l'Amour de la Patrie , plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une Maîtresse , ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant ; mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe , dans toutes les actions qu'il inspire , cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton : l'un étoit plus Philosophe , & l'autre plus Citoyen.

Athènes étoit déjà perdue , & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle , & ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César & Pompée , Caton semble un Dieu parmi des Mortels. L'un instruit quelques Particuliers , combat les Sophistes , & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat , la liberté , les loix contre les Conquérans du monde , & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de Patrie à servir. Un digne Elève de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains : un digne Emule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier seroit son bonheur , le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduits par l'autre , & cela seul décideroit de la

préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples soient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils , si la Patrie n'est rien de plus pour eux que pour des Etrangers , & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? ce seroit bien pis s'ils n'y jouissoient pas même de la sûreté civile , & que leurs biens , leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans , sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les loix. Alors soumis aux devoirs de l'état civil , sans jouir même des droits de l'état de nature , & sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre , ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres , & le mot  
de

de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule.

---

AMOUR PROPRE, AMOUR DE

SOI-MÊME.

**L** ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de soi-même; deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, & qui, dirigé dans l'homme par la raison & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font

mutuellement , & qui est la véritable source de l'honneur.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus , qui concentre le plus son cœur en lui - même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens , ses amis , sa patrie , & le genre humain , se dégrade par un attachement desordonné qui nuit bientôt à tous les autres , & leur est infailliblement préféré.

L'amour de soi , qui ne regarde que nous , est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour propre , qui se compare , n'est jamais content & ne sçauroit l'être , parce que ce sentiment , en nous préférant aux autres , exige aussi que les autres nous

préfèrent à eux , ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'Amour de soi , & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'Amour propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon , est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant , est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne sont pas fondés sur la raison seule , ils ont une base plus solide & plus sage. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi , est le principe de la justice humaine.



---

*A M O U R.*

**O**N peut distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'Amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul objet exclusivement , ou qui , du moins , lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'Amour est un sentiment factice , né de l'usage de la société , & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire , & rendre dominant le sexe qui devoit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on se fait , que l'objet auquel on l'applique : Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est , il n'y auroit plus



d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant ; mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, & l'amour s'évanouit.

Les premières voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la première maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sçait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? un amant, n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime ; son amant est plus, tous les autres sont moins : elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent point, ils aiment.

Le Véritable amour, toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive, aiguissent & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, & lui seul sçait tout accorder aux désirs, sans rien ôter à la pudeur.

Le plus grand prix des plaisirs est

dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrète ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; & de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli, qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines.

L'amour qui rapproche tout, n'élève point la personne ; il n'élève que les sentimens.

Généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent

plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attédier , forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire , elle pleure , elle s'humilie à son tour , & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent gueres.

Vous êtes bien folles , vous autres femmes , de vouloir donner de la confiance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature , tout est dans un flux continuel , & vous voulez inspirer des feux constants ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui , parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage , le même âge , la même humeur ; soyez toujours la même &

l'on vous aimera toujours , si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime , c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans , c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne sçavent plus sentir ce qui est touchant , ni voir ce qui est aimable. Vous qui , pour peindre la volupté , n' imaginez jamais que d'heureux Amans nâgeant dans le sein des délices , que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial , & portant à la fois dans leurs

regards languissans & chastes l'yvresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter , l'aimable sécurité de l'innocence , & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnaître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes , pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans , ces complimens insultans & moqueurs , auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidens mensonges , n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de

ce qu'on aime , cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux mêmes qui s'en servent , ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes , & ne feroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables , & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette passion terrible , son trouble , ses égaremens , ses palpitations , ses transports , ses brûlantes expressions , son silence plus énergique , ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires , & qui montrent les désirs par la crainte , il me semble qu'après un langage aussi véhément , si l'Amant venoit à dire une seule fois , *je vous aime* , l'Amante in-

dignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus ;* & ne le reverroit de sa vie.

L'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des Héros.

Le moment de la possession est une crise de l'amour.

Le plus puissant de tous les obstacles à la durée des feux de l'amour, est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, aussi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte, & du motif qui nous y porte.



Quand le bonheur commun devient impossible , chercher le sien dans celui de ce qu'on aime , n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ?

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur s'y complaise , & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection , vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime , & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement ; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce , ils auront perdu l'honneur , & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'est point sans plaisir quand on

aime encore. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour, qui sont, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour : on prend sa violence pour un signe de sa

durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux , l'étend , pour ainsi dire , sur l'avenir , & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire , c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse , il s'efface avec la beauté , il s'éteint sous les glaces de l'âge , & depuis que le monde existe , on n'a jamais vu deux Amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on servoit détruite , on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aimait ; ne le trouvant plus on se dépîte contre celui qui reste , & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens , dit la Rochefoucault , qui ne soient honteux de s'être aimés , quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau.

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par celui qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

Celui qui disoit: je possède Laïs, sans qu'elle me possède, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien: c'est tout au plus

la possession du sexe , mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas , pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Périssent l'homme indigne qui marchandé un cœur , & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre ou bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du séducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ses faveurs à prix ?



---

*A M A N S.*

UNE femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sçait attirer ses Amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du tems de Fran-

çois premier, une jeune personne ayant un Amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa Maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Deux Amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous & moi* sont des mots proscrits de leur langue; ils ne sont plus deux : ils sont un.

Les Amans ont mille moyens d'a-

doucir le sentiment de l'absence & de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances, ils se toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voyent plus souvent encore, que quand ils se voyoient tous les jours; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble.

L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'Amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer.

L'Amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'Autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa Maîtresse parfaite,



il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire. Mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place , quand il n'orne pas la suprême beauté.

---

*A M I, A M I T I É.*

**O**N n'achete ni son Ami ni sa Maîtresse.

On n'a pas tout perdu sur la terre quand on y retrouve un fidèle Ami.

Un honnête Homme n'aura jamais de meilleur Ami que sa femme.

Un cœur plein d'un sentiment qui déborde aime à s'épancher ; du besoin d'une Maîtresse naît bientôt celui d'un Ami.

L'attachement peut se passer de retour, j'amaïs l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*Ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sçait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompé; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelque fois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise pas.

On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mé-

rite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est-là ton triomphe!

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui régne entre de vrais amis, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à

tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrète, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystère, à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection, la bienséance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint?

On prétend que la conversation des amis ne tarit jamais. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais Amitié! sentiment vif & céleste, quels discours sont dignes de toi? Quelle langue ose être ton interprète! Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main ferrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir  
qui

qui la suit disent de choses , & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela !

Le silence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais les importuns empêchent de le goûter , & les amis ont besoin d'être sans témoins pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis , pour ainsi dire , l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes , la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche , il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne ! Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retient le sentiment & comprime des âmes qui s'entendroient si bien sans lui.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sçai quoi de

doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raisonnement d'un sage ?

Dans une société très intime , les styles se rapprochent ainsi que les caractères ; les amis, confondant leurs ames , confondent aussi leurs manières de penser , de sentir & de dire.

Les consolations indiscrettes , ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont le vrai langage de l'amitié.

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins , son ami

le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Il est des amitiés circonspectes qui craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis ; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Un riche, un grand n'a de véritable ami, que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauroient aimer ? c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes.



---

*S E N T I M E N T.*

**T**OUT devient sentiment dans un cœur sensible. L'Univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaisante main de la Providence : il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; il sent ses leçons dans les disgrâces , & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher , sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ses foibles yeux , il voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes , n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?



O Sentiment, Sentiment ! douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'a jamais touché ? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Les scènes de plaisir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne font jamais dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les Sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut chère, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui

lui reste ; & il tient , pour ainsi dire , au dernier objet par les liens de tous les autres.

---

## HUMANITÉ,

### B I E N F A I S A N C E.

**H**OMMES foyez humains , c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états , pour tous les âges , pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Qu'elle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver , & l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont

besoin les infortunés ; & il n'y a que les paresseux de bienfaire , qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations , les conseils , les soins , les amis , la protection sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses , pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont , que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire , d'une raison qu'ils ne savent point exposer , de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrepide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet , apprenez à redescendre. L'humanité comme une eau pure & salubre , va

fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'un ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantit les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaites.

Un Homme bienfaisant satisfait mal

son penchant au milieu des Villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible & bienfaisante, d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

### *NATURE, HABITUDE.*

**L**A Nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en

liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre : mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles ; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? D'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de Nature aux Habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous

environnent. Si-tôt que nous avons pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la Nature.

L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait, la



route étant frayée devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards & sur les gens indolens, très-petit sur la jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux âmes foibles & les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans est de s'affervir sans peine à la nécessité des choses & la seule habitude utile aux hommes est de s'affervir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

---

V I C E.

**L**E ridicule est l'arme favorite du Vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeste & devient

effronté par honte ; & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née , étouffe la voix de la conscience par la clameur publique , & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule , & l'on braverait plutôt cent périls qu'une raillerie : & qu'est-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ?

Si l'on pouvoit développer assez les inconféquences du Vice , combien , lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu , on le trouveroit loin de son compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence , de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eut dû protéger , & que de ce premier pas on traî-

ne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa Maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans au-

cune espèce d'honnêteté ; incapable , indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables , croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente , en gagnant de vitesse sur l'expérience , & lui donnant la première émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie : mais il se trompe , l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la nature , que n'en sont les désirs qu'il voudroit exciter ; il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend , s'est déjà donnée , & s'étant donnée à son choix , elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achette donc un plaisir imaginaire , & n'en est pas moins abhorré.



*INGRATITUDE.*

## INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons je marchanderai sur le prix ; mais si vous me feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les vend estimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; & voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre :

Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? au contraire, il en parle toujours avec plaisir ;

il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens , avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

---

*J A L O U S I E.*

**E**N amour , la Jalousie paroît tenir de si près à la nature , qu'on à bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable , c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs , est un mouvement naturel , & que jusqu'à un certain point , le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît , en est encore un.

Parmi nous , la Jalousie a son motif dans les passions sociales , plus què dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie , l'amant hait bien plus ses rivaux , qu'il n'aime sa maîtresse. S'il craint de n'être pas seul écouté , c'est l'effet de l'amour propre , & la vanité patit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'est que dans les liaisons formées par l'estime & le sentiment , que la jalousie est elle-même un sentiment délicat ; parce qu'alors , si l'amour est inquiet , l'estime est constante , & que plus il est exigeant , plus il est crédule. Un amant guidé par l'estime , & qui n'aime dans ce qu'il aime , que les qualités dont il fait cas , sera jaloux sans être colère , ombrageux ou méchant ; mais il sera sensible & craintif : il sera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse , qu'à menacer son rival ; il l'écartera s'il peut , comme un

obstacle , fans le haïr comme un ennemi : son injuste orgueil ne s'offensera point sottement , qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; mais comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite , & que l'honneur est dans le succès , il redoublera de soins pour se rendre aimable , & probablement il réussira

---

### *VANITE'.*

**I**L n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou , hors la vanité ; pour celle-ci , rien n'en guerit que l'expérience , si toutefois quelque chose en peut guerir.

La Vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs, Si jamais la Vanité fit quel-



que heureux sur la terre , à coup sur cet heureux-là n'étoit qu'un sot..

La Vanité ne respire qu'exclusions & préférences ; exigeant tout & n'accordant rien , elle est toujours inique.

---

### HYPOCRISIE.

**L'**HYPOCRISIE est un hommage que le vice rend à la vertu ; oui , comme celui des assassins de César , qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'Hypocrisie , c'est point honorer la vertu , c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime , je ne sçai quoi de fier &

de généreux , qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste , fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu , ni chaleur , ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes , achever saintement leur carrière , & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu , c'est un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pû raisonnablement tenter la conversion de Cartouche , jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui sçache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu , il n'en peut inspirer le goût à personne , & s'il sçavoit la rendre aimable , il l'aimeroit lui-même.

---

*MÉCHANCETÉ , MÉCHANT.*

**T**OUTE Méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible ; rendez-le fort , il sera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute puissante , la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon , sans quoi ils auroient fait une supposition absurde.

Le Méchant se craint & se fuit ; il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets , & cherche un objet qui l'amuse ; sans la fatyre amère , sans la raillerie insultante : il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire , la sé-

rénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité , mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faisoient aucun mal , nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans , nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices , si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense , & nous ne voyons pas le chatiment ; les avantages sont apparens , la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices  
n'est

n'est pas moins tourmenté , que s'il n'eût point réuſſi : l'objet eſt changé , l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur , leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais pour le voir , il ne faut pas en avoir un ſemblable.

S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie , dont le ſouvenir le rendît content de lui-même , & bien aïſe d'avoir vécu , cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & , faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature , il reſteroit méchant par force , & ſeroit éternellement malheureux.



*C A R A C T È R E S.*

**I**L est des ames assez ressemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué, dont on puisse, au premier coup d'œil, assigner les différences ; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui les distingue, qu'il est impossible de les distinguer ; & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère ; & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-tems pour la reconnoître.

Comment réprimer la passion même

la plus foible quand elle est sans contre-poids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; & la raison qui gouverne tandis qu'elle est seule , n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

Les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur , jugent mieux des passions d'autrui , que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres , & ne savent jamais voir ce qu'ils sentent.

Celui qui n'est que bon , ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon , n'est bon que pour lui.

L'observation nous apprend qu'il y a

des Caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vite, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la Nature a fait & à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un Caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Att-on jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendrait refondre les divers esprits sur un modèle



cômmun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur Caractère originel , & s'y livrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractère & de plier le naturel ; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt

que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des aîles , à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte , & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer , tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre , il est même funeste de sçavoir lire. Attendons la première étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le Caractère & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive , & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caractères sont bons & sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de gran-

des vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais , comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

---

*C O Q U E T T E R I E.*

**L**E manège de la Coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde , elle a toujours assez bien fait ; mais la Coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses Amans , elle les rebutteroit tous. Dans la société les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on

n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres; & ce qui peut arriver de pis, est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs Amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare, ) vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le chan-

ge à tous deux , & fera que chacun se rira de l'autre. Or , si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité , comment feroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également ; ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière , elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte , croit que c'est par tendresse , & que celui qu'elle maltraite , croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage , la voit toujours s'occuper de lui , tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine Coquetterie maligne & railleuse , désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté , se confondre , se trou-

bler , se perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans , mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace , qui piquent à l'aide du froid !

---

*A D V E R S I T É ,*

*COURS DU SORT.*

**L**A raison veut qu'on supporte patiemment l'Adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, & de se connoître assez lui-même, pour sçavoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se com-

portera l'homme judicieux & tempé-  
rant , en proie à la mauvaise fortune.  
Il tâchera de mettre à profit ses revers  
mêmes , comme un joueur prudent cher-  
che à tirer parti d'un mauvais point que  
le hazard lui amene ; & , sans se lamen-  
ter comme un enfant qui tombe & pleu-  
re auprès de la pierre qui l'a frappé , il  
sçaura porter , s'il le faut , un fer salu-  
taire à sa blessure , & la faire saigner  
pour la faire guérir.

Tout ce qu'ont fait les hommes , les  
hommes peuvent le détruire : il n'y  
a de caractères ineffaçables que ceux  
qu'imprime la Nature , & la Nature ne  
fait ni Princes, ni Riches, ni grands Sei-  
gneurs. Que fera donc dans la bassesse,  
ce Satrape que vous n'avez élevé que  
pour la grandeur ? que fera dans la pau-  
vreté ce Publicain qui ne sçait vivre que  
d'or ? que fera , dépourvu de tout , ce  
fastueux imbecile qui ne sçait point user

de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui fait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du fort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise : je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout, s'il n'est Roi : mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; & , quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul ; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un



malheureux Tarquin , ne ſçachant que devenir , s'il ne règne pas , que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois \* , jouet de quiconque oſe injulter à ſa miſère , errant de Cour en Cour , cherchant par-tout des ſecours , & trouvant par-tout des affronts , faute de ſçavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes , commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion , commencez par regner ſur elle.

---

\* Vonone , fils de Phraates , Roi des Parthes.



---

*INSTITUTIONS SOCIALES.*

**L'**HOMME naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique , l'entier absolu , qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur , & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier , qui est le corps social. Les bonnes Institutions sociales sont celles qui sçavent le mieux dénaturer l'homme , lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative , & transporter le *moi* dans l'unité commune ; en sorte que chaque Particulier ne se croie plus un , mais partie de l'unité , & ne soit plus sensible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caius , ni Lucius , c'étoit un Romain : même il aimoit la Patrie exclusivement

à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses Maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pedarete se présente pour être admis au Conseil des trois cens ; il est rejeté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils

ont été tués. Vile esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

Toute société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliène de la grande. Tout Patriote est dur aux étrangers : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable ; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique ; mais le désintéressement, l'équité, la concorde regnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces Cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

*PEUPLES.*

P E U P L E S.

**I**L n'y a qu'un pas du sçavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les Nations : mais on n'a jamais vu de Peuple une fois corrompu , revenir à la vertu.

Tout Peuple qui a des mœurs , & qui par conséquent respecte les loix , & ne veut point raffiner sur les anciens usages , doit se garantir avec soin des sciences , & sur-tout des sçavans , dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une Nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes , fut-il même avantageux à certains égards , tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du Peuple ; & dès qu'il

cesse de les respecter , il n'a plus de règle que ses passions , ni de frein que les loix , qui peuvent quelquefois contenir les méchants , mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes , dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée , que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les Peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sçais quelles petites qualités déliées , qu'ils appellent esprit , sagacité , finesse ; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions , par des vertus , par des soins véritablement utiles , ne se trouvent guères que dans les premiers.

Les Peuples , ainsi que les hommes , ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies , & les préjugés enracinés , c'est une entreprise dangereuse & vaine , de vouloir les réformer : le Peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire ; semblable à ces malades stupides , qui frémissent à l'aspect du Médecin.

C'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un Peuple , que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours , c'est ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales se ressemblent ; tous les Peuples s'y mêlent , toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la

même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés differens ; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres , & toutes leurs maximes pratiques font les mêmes. On sçait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sçait quelles mœurs, l'entassement du Peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cens mille ames , je sçais d'avance comment on y vit. Ce que je sçaurois de plus sur les lieux , ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les Provinces reculées , où il y a moins de mouvemens , de commerce , où les étrangers voyagent moins , dont les habitans se déplacent moins , changent moins de fortune & d'état , qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale , mais allez observer au loin le



pays. Les François ne font pas à Paris , ils font en Touraine ; les Anglois font plus Anglois en Mercie qu'à Londres , & les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise , & se montre tel qu'il est sans mélange : c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

C'est le Peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas Peuple est si peu de chose , que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions , les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme

illustre ; il n'y discerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & si quelque différence essentielle les distingue , elle est au préjudice des plus dissimulés. Le Peuple se montre tel qu'il est , & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent , s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

---

### *G O U V E R N E M E N T.*

**I**L est bon de sçavoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient. C'étoit-là le grand art des Gouvernemens anciens , dans ces temps reculés , où les Philosophes donnoient les loix aux Peuples , & n'employoient leur autorité , qu'à les rendre sages & heureux. Formez donc les hom-

mes, si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux loix, faites qu'on les aime, & que pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire ; en un mot, faites regner la vertu.

Dans un Etat bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de graces, mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'Etat dépérit. Sous la République Romaine, jamais le Sénat ni les Consuls ne tenterent de faire grace ; le Peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin ; & chacun voit où cela mene.

La fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le Gouvernement, Il n'y a point

de méchant qu'on ne pût rendre bon à quelque chose : on n'a droit de faire mourir pour l'exemple , que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

Une des règles faciles & simples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens , est la population. Dans tout pays qui se dépeuple , l'Etat tend à sa ruine ; & le pays qui peuple le plus , fut-il le plus pauvre , est infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela , que cette population soit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies , ou par d'autres voies accidentelles & passagères , alors elles prouveroient le mal par le remède. Quand Auguste porta des loix contre le célibat , ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à se marier , & non pas que la  
loi

loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force , car la loi qui combat la constitution , s'élude & devient vaine ; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs , & par la pente naturelle du Gouvernement , car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre , de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier , au lieu de remonter à leur source commune , & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère qui vient sur le corps d'un malade , mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long tems.

La seconde marque de la bonté relative du Gouvernement & des loix , se

tire aussi de la population ; mais d'une autre manière ; c'est-à-dire , de sa distribution & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force ; & le plus puissant des deux , est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes Villes , & qui par conséquent brille le moins , battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat , & sont sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent , est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet.

Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement , fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs , si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple , & dans tous les

dégrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués, qu'on commence à sentir l'esprit du ministère: dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre: dans quelque pays que ce soit, il est impossible que, qui n'a vu que les Villes connoisse le Gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la Campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le Peuple de la Campagne qui fait la nation.

Il y a des Peuples sans physionomie auxquels ils ne faut point de peindre, il y a des Gouvernemens sans caractère, auxquels il ne faut pas d'his-

toriens, & où si-tot qu'on sçait quelle place un homme occupe, on sçait d'avance tout ce qu'il y fera.

Jamais le Peuple ne s'est rebellé contre les loix, que les chefs n'aient commencé par les enfreindre en quelque chose. C'est sur ce principe certain qu'à la Chine, quand il y a quelque révolte dans une Province, on commence toujours par punir le Gouverneur.

---

### *ROI, ROYAUME.*

**A**RCHIMEDE assis tranquillement sur le rivage & tirant sans peine à flot un grand vaisseau, nous représente un Monarque habile gouvernant de son cabinet ses vastes Etats, & faisant tout mouvoir en paroissant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'histoire, n'ont point été élevés pour ré-



gner ; c'est une science qu'on ne possède jamais moins qu'après l'avoir trop apprise , & qu'on acquiert mieux en obéissant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné , il faudroit que sa grandeur ou son étendue fût mesurée aux facultés de celui qui gouverne. Il est plus aisé de conquérir que de régir. Avec un levier suffisant , d'un doigt on peut ébranler le monde , mais pour le soutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le talent de régner consiste à être le garant de la loi , & à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécile obéi peut comme un autre , punir les forfaits ; le véritable homme d'Etat sçait les prévenir : c'est sur les volontés , encore plus que sur les actions , qu'il étend son respectable Empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien , il n'auroit lui-même plus rien à faire .

& le chef-d'œuvre de ses travaux feroit de pouvoir rester oisif.

Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands , que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré , que de les y contraindre par force. Que les sçavans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux , celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors

seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la Puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les sçavans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.



---

*L É G I S L A T E U R.*

**C**ELUI qui ose entreprendre d'instituer un Peuple doit se sentir en état de changer , pour ainsi dire , la Nature humaine ; de transformer chaque individu , qui par lui-même est un tout parfait & solitaire , en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie & son être ; d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer ; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut , en un mot , qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères , & dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus ces forces naturelles sont mortes & anéanties , plus les acquises sont gran-

des & durables , plus aussi l'institution est solide & parfaite : enforte que si chaque Citoyen n'est rien , ne peut rien , que par tous les autres , & que la force acquise par le tout soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus , on peut dire que la Législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre.

S'il est vrai qu'un grand Prince est un homme rare , que sera-ce d'un grand Législateur ? Le premier n'a qu'à suivre le modèle que l'autre doit proposer. Celui-ci est le mécanicien qui invente la machine , celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Les anciens Législateurs mirent leurs décisions dans la bouche des immortels , pour entraîner par l'autorité Divine , ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine : Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les

Dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprête. La grande ame du Législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque Divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers pour en imposer au Peuple. Celui qui ne saura que cela, pourra même assembler par hazard une troupe d'insensés; mais il ne fondera jamais un Empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi Judaïque toujours subsistante; celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; & tandis que l'or-

gueilleuse philosophie , ou l'aveugle esprit de parti , ne voit en eux que d'heureux imposteurs , le vrai politique admire dans leurs institutions , ce grand & puissant génie , qui préside aux établissemens durables.

Un Peuple ne devient célèbre , que quand sa Législation commence à décliner. On ignore durant combien de siècles l'institution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût question d'eux dans le reste de la Grèce.

---

*L O I.*

**C'**EST à la Loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous , qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'est cette voix céleste qui dicte à chaque Citoyen

les préceptes de la raison publique , & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement , & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car si tôt qu'indépendamment des Loix , un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée , il sort à l'instant de l'état civil , & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature où l'obéissance n'est jamais prescrite , que par la nécessité.

La Loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive & de bouclier contre le foible ; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire , & peut-être de plus difficile dans le gouvernement , c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous , & sur tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal



est déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des Loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre ; le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

Toute condition imposée à chacun par tous, ne peut être onéreuse à personne, & la pire des loix vaut encore mieux que le meilleur des maîtres ; car tout maître a des préférences, & la Loi n'en a jamais.

La liberté suit toujours le sort des Loix, elle régit ou périclisse avec elles.

Plus vous multipliez les Loix, plus vous les rendez méprisables ; c'est introduire d'autres abus, sans corriger les premiers ; & tous les surveillans que vous instituez, ne sont que de nouveaux

Facteurs destinés à partager avec les anciens ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage ; les hommes les plus vils sont les plus accredités : plus ils sont grands , plus ils sont méprisables ; leur infamie éclate dans leurs dignités , & ils sont deshonorés par leurs honneurs : s'ils achètent les suffrages des chefs, ou la protection des femmes , c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'état ; & le Peuple qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs , murmure & s'écrie en gémissant : *Tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la Loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être , dans un Gouvernement bien policé. Les Citoyens mêmes qui ont bien mérité de la Patrie, doivent

être récompensés par des honneurs , & jamais par des privilèges : car la République est à la veille de sa ruine , si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux Loix.

La plus importante de toutes les Loix , celle qui ne se grave , ni sur le marbre , ni sur l'airain , mais dans les cœurs des Citoyens ; qui fait la véritable constitution de l'Etat , qui prend tous les jours de nouvelles forces ; qui , lorsque les autres Loix vieillissent ou s'éteignent , les ranime ou les supplée , qui conserve un Peuple dans l'esprit de son institution , & substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette Loi si forte & si solide ce sont les mœurs , les coutumes , & sur tout l'opinion. Nos politiques ne connoissent point cette partie de la Législation , de laquelle dépend le succès de toutes les autres ; mais le grand Légis-

lateur s'en occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des réglemens particuliers, qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

*POUVOIR ARBITRAIRE.*

QUAND les hommes sentiront ils, qu'il n'y a point de désordre aussi funeste que le Pouvoir arbitraire, avec lequel ils pensent y remédier? Ce pouvoir est lui-même le pire de tous les désordres : employer un tel moyen pour les prévenir, c'est tuer les gens afin qu'ils n'aient pas la fièvre.



*LIBERTÉ*

*L I B E R T É.*

**I**L en est de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix, qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persepolis ; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien :

Les esclaves perdent tout dans leurs fers jusqu'au désir d'en sortir : ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulysse aimoient leur abrutissement.

Il est très difficile de réduire à l'obéissance, celui qui ne cherche point à commander, & le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes, qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend

fans peine, parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifféremment felonqu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il y a peu d'hommes d'un cœur assez fain pour favoir aimer la Liberté. Tous veulent commander, à ce prix nul ne craint d'obéir. Un petit parvenu se donne cent maîtres pour acquérir dix valets. Il n'y a qu'à voir la fierté des nobles dans les monarchies, avec qu'elle emphase ils prononcent ces mots de *service*, & de *servir*; combien ils s'estiment grands & respectables, quand ils peuvent avoir l'honneur de dire, *le Roi mon maître*; combien ils méprisent des républicains qui ne sont que libres, & qui certainement sont plus nobles qu'eux.

Il est incontestable, & c'est la maxime fondamentale de tout le droit poli-

rique que les peuples se font donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les asservir. Si nous avons un Prince, disoit Pline à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédomagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, & c'est ôter toute moralité à ses actions, que d'ôter toute liberté à sa volonté.

Les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naît esclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naît pas homme.

L'homme acquiert dans l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car

l'impulsion du seul appétit est esclavage, & l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est Liberté.

Il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres.

### *D É P E N D A N C E.*

**I**L y a deux sortes de dépendances. Celle des choses, qui est de la nature; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant défordonnée les engendre tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force



réelle , supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la Nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre , la dépendance des hommes redeviendrait alors celle des choses ; on réunirait dans la République tous les avantages de l'Etat naturel à ceux de l'Etat civil ; on joindrait à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices , la moralité qui l'élève à la vertu.



---

*GUERRE.*

**L**A Guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme concitoyens, mais comme soldats; non point comme membres de la Patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états & non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les tems & à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des avertissemens aux puis-

sances qu'à leurs sujets. L'étranger soit Roi , soit particulier , soit peuple qui vole , tue ou détient les sujets sans déclarer la guerre au Prince, n'est pas un ennemi , c'est un brigand. Même en pleine guerre, un Prince juste s'empare bien en pays ennemi de tout ce qui appartient au public ; mais il respecte la personne & les biens des particuliers ; il respecte les droits sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'Etat ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs, tant qu'ils ont les armes à la main ; mais sitôt qu'ils les posent & se rendent, cessant d'être ennemis, ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes , & l'on n'a plus droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'Etat sans tuer un seul de ses membres : or la guerre ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin.

---

*FINANCES, IMPOTS.*

**L**A plus importante maxime de l'administration des finances , c'est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins, qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faisoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs trésors.

Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles : c'est le seul moyen qu'elles soient fidèlement régies. La vertu est le seul instrument efficace en cette délicate partie de l'administration.

Toutes choses égales , celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre , doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire , ne doit rien payer du tout ; & la taxe de celui qui a du superflu , peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. Quelqu'un dira , qu'en égard à son rang , ce qui seroit superflu pour un homme inférieur , est nécessaire pour lui ; mais c'est un mensonge : car un Grand a deux jambes , ainsi qu'un Bouvier , & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus , ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang , que s'il favoit y renoncer pour un sujet louable , il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosternerait devant un Ministre qui iroit au Conseil à pied , pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'Etat. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne ; &

la bienfiance n'est jamais une raison contre le droit.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espèce, sur les professions oisives, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que le seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vûs. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au né-

cessaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne fera qu'une nouvelle raison de la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres ; & l'Etat ne sçauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré, que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre œconomique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité, qui fait la véritable force d'un Etat. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuaient à faire passer plus rapidement quelques modes ; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer

d'autres, sur lesquels l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une: ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'Etat; alors l'affiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires; les dépenses de l'Etat auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sçauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à déboursier: ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux besoins réels de l'Etat. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense



qu'il a de moins à faire ; dans le second , il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas pros crit par les loix , ni contraire aux mœurs , & que le gouvernement peut défendre , il peut le permettre , moyennant un droit. Si , par exemple , le gouvernement peut interdire l'usage des carrosses , il peut , à plus forte raison , imposer une taxe sur les carrosses , moyen sage & utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors , on peut regarder la taxe comme une es pece d'amende , dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a osé dire qu'il falloit charger le pay san , & qu'il ne feroit rien , s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du Monde cette maxime ridicule. C'est en Hollande , en Angleterre , où le cultivateur

paye très-peu de chose , & sur-tout à la Chine , où il ne paye rien , que la terre est le mieux cultivée. Au contraire , par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ , il le laisse en friche , ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car , pour qui perd le fruit de sa peine , c'est gagner , que de ne rien faire ; & mettre le travail à l'amende , est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

Si l'on dit que rien n'est si dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur , ce qui se fait cependant à la Chine , le pays du Monde où les impôts sont les plus forts & les mieux payés : comment ne voit-on pas que le mal est cent fois pire encore , quand cet impôt est payé par le cultivateur même : n'est-ce pas attaquer la subsistance de l'Etat , jusques dans sa source ? n'est-ce pas travailler aussi

directement qu'il est possible à dépeupler le pays , & par-conséquent à le ruiner à la longue ? Car il n'y a point pour une nation , de pire disette que celle d'hommes.

---

L U X E.

**L**E Luxe corrompt tout , & le riche qui en jouit , & le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi , qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans , otent la subsistance aux animaux utiles , & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir ; le Luxe , dans quelque Etat , grand ou petit que ce puisse être , pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits , accable & mine le Laboureur & le Citoyen. Sous prétexte de faire vivre les

pauvres , qu'il n'eut pas fallu faire , il appauvrit tout le reste , & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent , les arts les plus nécessaires , comme l'agriculture , doivent enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur méprisé , chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du Luxe , & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim , abandonne ses champs pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux Citoyens , devenus mendiants ou voleurs , & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie & du Luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères , où l'opulence pré-

cipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté , s'affoiblit & se dépeuple d'un autre , & que les plus puissantes monarchies , après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes , finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

La vanité, & l'oisiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le Luxe. Le goût du Luxe accompagne toujours celui des lettres ; & le goût des lettres accompagne souvent celui du Luxe (a).

---

(a) A mesure que le Luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne , les sciences les adoucissent : semblables aux prières dans Homère , qui parcourent toujours la terre à la suite de l'Injustice , pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité. ( N. de l'Editeur. )

Le Luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y avoit point de Luxe , il n'y auroit point de pauvres.

Le Luxe sert au soutien des Etats , comme les cariatides servent à soutenir les Palais qu'elles décorent , ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pourris , & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudents , sortez de toute maison qu'on étaye.

Le Luxe nourrit cent pauvres dans nos villes , & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes pour fournir à leur superfluité , est perdu pour la subsistance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit , précisément , parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes ,

suffit seul pour rendre le Luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le payfan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat & le Luxe on a moins besoin de modération que de goût. La simétrie & la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût

ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples , que dans celles qui sont offusquées de richesses ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais , je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent , pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carrosse , pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés , pourquoi son toit ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever , le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain ,



montre-moi ton pouvoir , je te montrerai ta misere ! Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité réelle , & qui se borne aux vrais besoins de la nature , n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison ; mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables , comme se suffisant à lui-même , que l'image de sa foiblesse n'y paroît point , & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un Prince , & le faste qu'on y voit briller sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité.



---

*RICHES, RICHESSE.*

**T**ous les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services , ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre , & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain.

Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir , & ceux qui les méprisent , pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches , & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche , dit le Roman de la Rose. Les biens d'un

homme ne sont point dans ses coffres , mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi , & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses ; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense ; mais à proportion qu'on la sçait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance , & celle qu'un homme sage eût sçu tirer d'une moindre somme ?

Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les désirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes , & sont plus de pauvres que les vrais besoins.

Quiconque jouit de la santé, & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion est assez riche : c'est *l'aurea mediocritas* d'Horace.

---

### *M E N D I A N S.*

**N**OURRIR les Mendians, c'est contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, & se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On souffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant, que comme  
un

un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur, & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la Tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des Mendians est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de Men-

dians : mais pour les rebuter de leur profession , faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi , sans sçavoir ce que les pauvres font à l'Etat ; je sçais qu'ils sont tous mes freres , & que je ne puis sans une excusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds , j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; & comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance , & mendier un pauvre morceau de pain , n'est pas , peut-être , cet honnête homme prêt à périr de misère , & que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pour eux un secours réel , c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur

peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coutent guères plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste* ; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches ? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Nourrir les mendiants, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs ; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire men-

dians ; mais quand une fois ils le font, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oisif prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendiens sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.



S U I C I D E.

**T**u veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien sçavoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir , repose-toi le reste du jour , tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité , & tu dis la vie est un mal. Mais regarde , cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne

soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puis-

que c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un Etre immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta destination.

Le Suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne sçaurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *que je fasse encore une bonne action avant que de mourir* : puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute la vie. Si elle

elle ne te retient pas ; meurs , tu n'es qu'un méchant.

---

D U E L.

**G**ARDEZ-VOUS de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, sçavoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe , fripon , calomniateur , qu'il est civil , humain , poli , quand il sçait se battre ; que le mensonge se change en vérité , que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité loua-

ble, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang bête féroce ! Le veux-tu boire ?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il deshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sçais ; mais n'y en a-t-il

que de bonnes , & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur ? Non cet honneur n'est point variable , il ne dépend ni des préjugés , il ne peut ni passer , ni renaître , il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le Duel , je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur , mais une mode affreuse & barbare , digne de sa féroce origine. Reste à sçavoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ? Que feroit celui qui s'y veut asservir , dans des lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples , il iroit attendre son

homme au coin d'une rue & le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi ; mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non



le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent , & dans une conduite si bien liée , on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont , pour la plûpart , de très-mal-honnêtes gens qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être , il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle

en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

---

*EXCÈS DU VIN.*

**T**OUTE intempérance est vicieuse, & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'Excès du vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un tems, & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant. Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent atta-

chemens durables. Généralement parlant , les buveurs ont de la cordialité , de la franchise ; ils sont presque tous bons , droits , justes , fideles , braves & honnêtes gens , à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels ! Le sage est sobre par tempérance , le fourbe l'est par fausseté. Dans le pays de mauvaises mœurs , d'intrigues , de trahisons , d'adulteres , on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime , à Naples elle est en horreur ; mais au fond , laquelle est la plus à craindre de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien.

Ne calomnions point le vice même , n'a-t-il pas assez de sa laideur ? Le vin ne

donne pas de la méchanceté, il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'yvresse fit mourir Philotas de sang froid. Si l'yvresse a ses fureurs, qu'elle passion n'a pas les siennes ? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

---

### *M A L A D I E S.*

**L'**EXTREME inégalité dans la maniere de vivre ; l'excès d'oïveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres ; la facilité d'irriter & de satisfaire nos appétits & notre sensualité ; les alimens trop recherchés des riches, qui

les nourrissent de fucs échauffans , & les accablent d'indigestions ; la mauvaise nourriture des pauvres , dont ils manquent même le plus souvent , & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion ; les veilles , les excès de toute espèce ; les transports immodérés de toutes les passions , les fatigues & l'épuisement d'esprits , les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états , & dont les ames sont perpétuellement rongées ; voilà les funestes garans que la plûpart de nos maux sont notre propre ouvrage , & que nous les aurions presque tous évités en conservant la maniere de vivre simple , uniforme & solitaire , qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destiné à être sains , j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature , & que l'homme

qui médite est un animal dépravé.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remèdes ; mais nous souffrons d'autant plus que nous sçavons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies que nous n'en aurions à les supporter.

---

### *MÉDECINE, MÉDECINS.*

**U**N corps débile affoiblit l'ame. De là l'empire de la Médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sçais pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais je sçais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la

lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sçachant que faire de leur tems, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Les hommes sont sur l'usage de la

Médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la Vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués ; & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même tems. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute ; mais la science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous sçavions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous sçavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces



deux abstinences feroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y foumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira , comme on fait sans cesse , que les fautes sont du Médecin , mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin : car tant qu'ils viendront ensemble , il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiste , qu'à espérer du secours de l'Art.

Cet Art mensonger , plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps , n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie

au lieu de la prolonger , & quand il la prolongeroit , ce feroit encore au préjudice de l'efpece ; puisqu'il nous ôte à la fociété par les foins qu'il nous impofe , & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eft la connoiffance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui fe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à fa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins , où l'on ignore les conféquences des maladies , & où l'on ne fonge guères à la mort. Naturellement l'homme fçait fouffrir conftamment , & meurt en paix. Ce font les Médecins avec leurs ordonnances , les Philofophes avec leurs préceptes , les Prêtres avec leurs ex-

hortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiène. Encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet Art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il employe le tems, les hommes & les choses à pure perte. Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime.

Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas

la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur Art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais surtout vis jusqu'à ta dernière heure.



DE LA VIE.

**V**IVRE ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années; mais celui qui a le plus senti la Vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eut gagné de mourir jeune; au moins eut-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions être à fomenters nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la Vie à charge, & de préférer le néant à notre existence; sans quoi le décou-

ragement & le défefpoir fe feroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eut pu fubfifter long-tems. Or, s'il eft mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en feroit affez pour juftifier notre exiftence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à fouffrir, & que ces maux feroient auffi grands qu'on nous les dépeint. Mais il eft difficile de trouver fur ce fujet de la bonne-foi chez les hommes, & de bons calculs chez les Philofophes, parce que ceux-ci, dans la comparaifon des biens & des maux, oublient toujours le doux fentiment de l'exiftence, indépendamment de toute autre fenfation; & que la vanité de méprifer la mort engage les autres à calomnier la vie; à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des cifeaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches,

Peu de gens , dit Erasme , voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient sa marchandise , fort haute , qui en rabattroit beaucoup , s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs , qui est-ce qui dit cela ? des riches peut-être , rassasiés de faux plaisirs , mais ignorant les véritables , toujours ennuyés de la Vie , & toujours tremblant de la perdre : peut-être des gens de Lettres , de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire , le plus mal sain , le plus réfléchissant , & par conséquent , le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure composition , ou du moins communément plus sinceres , & qui , formant le plus grand nombre , doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Que l'on consulte un honnête Bourgeois , qui aura passé une vie obscure & tranquille , sans projets &

sans ambition ; un bon Artisan qui vit commodément de son métier , un Pay-san même , non de France , où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère , afin qu'ils nous fassent vivre ; mais d'un Pays libre. J'ose poser en fait , qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul Montagnard mécontent de sa vie presque automate , & qui n'acceptât volontiers , au lieu même du Paradis , le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la Vie qui nous la rend à charge ; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu , que de celui qui peut dire avec Caton : » Je ne me re-  
» pens point d'avoir vécu , car j'ai vécu  
» de façon à pouvoir me rendre ce té-  
» moignage que je ne suis pas né en  
» vain. « Cela n'empêche pas que le



Sage ne puisse quelquefois déloger volontairement sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

---

DE LA MORT.

**S**I nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent

peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vues jusqu'à la mort , & pas au-delà , en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois , elle couleroit trop à conserver.

On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation , & cela est vrai , mais on ne voit pas que cet amour , tel que nous le sentons , est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour se conserver qu'autant que les moyens sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui échappent , il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutile-

ment. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les Bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison; elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considère,

& qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. La Nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; & malgré ce qu'une pareille description a de touchant, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laissent pas respirer, que les Médecins assassinent. Pour moi, je vois partout que les maux auxquels nous assujettit la Nature sont  
beaucoup.

beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère; plus on la veut fuir, & plus on la sent; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.



---

*É T U D E.*

**Q**UAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient est de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fond ; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose

la-deffus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau font plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes ; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles ; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

L'esprit non plus que le corps , ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire , ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu , on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

---

*ÉTUDE DU MONDE.*

**L'**ÉTUDE du monde est remplie de difficultés , & il est difficile de sçavoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin , l'Homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir , l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe , il le considère à part , & n'en pouvant discerner ni



les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée , il ne le voit jamais à sa place , & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'Homme du monde voit tout , & n'a le tems de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité , & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas , non plus , voir & méditer alternativement , parce que le spectacle exige une continuité d'attention , qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles entre le monde & la solitude , toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde , ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie

entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.



---

*ÉTUDE DES SCIENCES.*

**P**ARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des Sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'abus des livres tue la science. Croyant sçavoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sçait pas.

Il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à sçavoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour

apprendre à penser soi-même , on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras , exercés à tout faire avec des outils , & rien par eux-mêmes.

Plus nos outils sont ingénieux , plus nos organes deviennent grossiers & mal-à-droits : à force de rassembler des machines autour de nous , nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

### *SCIENCES ET ARTS.*

**L'**ESPRIT a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société , les autres en font l'agrément.

Les sciences , les lettres & les arts , moins despotiques & plus puissans peut-être que le gouvernement & les loix , étendent des guirlandes de fleurs sur les

chaînes de fer dont les hommes sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle , pour laquelle ils sembloient être nés , leur font aimer leur esclavage , & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens , & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés , cultivez-les ; heureux esclaves , vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez , cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile , en un mot les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

Il y a des âmes lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu , ni chaleur , & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est

la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elles ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'un infini de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être.

C'est un grand mal, que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oïiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont sans lui.

Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, & les releguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux corinthiens.

O, Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vû la face pompeuse de cette Rome sauvée par

· votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? » Dieux ! eussiez-vous dit, » que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? » Quelle splendeur funeste a succédé » la simplicité Romaine ? Quel est ce » langage étranger ? Quelles sont ces » mœurs efféminées ? Que signifient ces » statues, ces tableaux, ces édifices ? » Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, » les maîtres des Nations, vous vous » êtes rendus les esclaves des hommes » frivoles que vous avez vaincus ! Ce » sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ! c'est pour enrichir des Architectes, des Peintres, des Statuaires & » des Histrions, que vous avez arrosé » de votre sang la Grece & l'Asie ! les » dépouilles de Carthage sont la proie » d'un joueur de flute ! Romains, hà-



» tez-vous de renverser ces amphithéâ-  
» tres ; brisez ces marbres , brûlez ces  
» tableaux , chassez ces esclaves qui  
» vous subjuguent , & dont les funestes  
» arts vous corrompent. Que d'autres  
» mains s'illustrent par de vains talens :  
» le seul talent digne de Rome est celui  
» de conquérir le monde & d'y faire  
» régner la vertu. Quand Cynéas prit  
» notre Sénat pour une assemblée de  
» Rois , il ne fut ébloui , ni par une  
» pompe vaine , ni par une élégance  
» recherchée. Il n'y entendit point cette  
» éloquence frivole , l'étude & le char-  
» me des hommes futiles. Que vit donc  
» Cynéas de si majestueux ? O citoyens !  
» il vit un spectacle que ne donneront  
» jamais vos richesses ni tous vos arts ;  
» le plus beau spectacle qui ait jamais  
» paru sous le Ciel , l'assemblée de deux  
» cens hommes vertueux , dignes de  
» commander à Rome , & de gouverner  
» la terre. «

Le goût des Lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu , chacun veut être un homme agréable , & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconféquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous , nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société ; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus , à force de réfléchir sur l'humanité , à force d'observer les hommes , le philosophe apprend à les apprécier selon leur

valeur ; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil ; son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'Univers. La famille , la patrie , deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent , ni citoyen , ni homme ; il est philosophe.

En même tems que la culture des Sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe , elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres , & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agreables veut plaire , être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applau-

dissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté, les raffinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapetissent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

La Science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche, & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser

penſer , & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux , ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés , & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſeduire par l'imagination , & le tourmenter par les deſirs ; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs , altere ſa ſanté , détruit ſon tempérament , & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſçavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité ſ'enveloppe , quelques ames privilégiées , capables de réſiſter à la bêtife de la vanité , à la baſſe jaloſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur

de réunir ces qualités , est la lumière & l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous , de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étoient des Socrates , la Science alors ne leur feroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples , servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la Médecine , est forcé de recourir encore aux Médecins pour se conserver la vie ; & c'est ainsi que les Arts & les Sciences , après avoir fait éclore les vices , sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles

détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Peuples, sçachez donc une fois que la Nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits.

---

S Ç A V A N S.

LA plûpart des Sçavans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées

que d'une multitude d'images. Les dâtes, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes ; & rarement se rappelle-t-on quelque'une de ces choses, sans voir en même temps le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la science à la mode des siècles derniers. Celle de notre siècle est autre chose, on n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philosophie, les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi ; j'en conviens : mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher aux Lecteurs s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que de grands génies inf-



truissent les hommes , il faut que le Vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner , qui les voudra recevoir ? *Les boiteux* , dit Montagne , *sont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit , les ames boiteuses*. Mais en ce siècle sçavant , on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger , & non pour s'instruire : jamais on ne vit tant de *Dandins*.

La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent , une monnoie dont on fait grand cas ; qui cependant n'ajoute au bien-être , qu'autant qu'on la communique , & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Sçavans le plaisir de se faire écouter , le sçavoir ne fera rien pour eux. Ils n'amaissent dans le cabinet que pour répandre dans le Public ; ils ne veulent être sages qu'aux

yeux d'autrui ; & ils ne se foucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Sénèque lui même. *Si l'on me donnoit, dit-il, la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philosophie, voilà donc ton usage !

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans sçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles, & commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, & ne sçachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, & retourne à vuide.

Ces grands Philosophes qui possèdent toutes les grandes sciences dans un degré éminent, feroient très-surpris

d'apprendre qu'ils ne sçavent rien : mais je ferois bien plus surpris moi-même , si ces hommes qui sçavent tant de choses ; sçavoient jamais celle-là.

---

*T A L E N T.*

LA Nature semble avoir partagé des Talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi , sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés.

Il y a deux choses à considérer avant le Talent ; sçavoir , les mœurs & la félicité. L'homme est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres ; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même ; car les hommes ne sont pas faits pour les places , mais les places

sont faites pour eux ; & pour distribuer convenablement les choses , il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre , que celui qui est le plus propre à chaque homme , pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres , ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

Pour suivre son Talent il faut le connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les Talens des hommes ; & à l'âge où l'on prend un parti si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés , comment celui dont l'éducation aura été négligée , saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfancè ; l'esprit imitateur

y a souvent plus de part que le Talent ; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition.

Le vrai Talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux Talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être un Général ; un autre voit bâtir, & se croit Architecte.

On n'a des Talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre ; est-ce bien là l'ordre de la Nature.

Quand chacun connoîtroit son Talent, & voudroit le suivre, combien le pourroient ? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vain-

croient d'indignes concurrens ? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manége & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne.

Tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscrettement les sujets, on les confond ; le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile font tous pour le plus intrigant.

S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les Talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sçauroit le mieux remplir ; mais il faut se conduire par des règles plus sûres & renoncer au prix des Talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mène à la fortune.

Il est difficile de croire que tous les Talens divers doivent être développés ;

car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possèdent fût exactement proportionné aux besoins de la société ; & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le Talent de l'Agriculture , ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre , il ne resteroit pas assez de Laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les Talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux , quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent , des animaux qui nous dévorent , des Talens qui nous sont pernicioeux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés , peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & simples n ont pas

besoin de tant de Talens; ils se soutiennent mieux par leur simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs Talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

---

### *LE G O U T.*

**L**E bon n'est que le beau mis en action; l'un tient intimement à l'autre & ils ont tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il s'en suit que le Goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un



sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment, & dont il est impossible de rendre raison ? Combien de ces je ne sçais quoi qui reviennent si fréquemment, & dont le Goût seul décide ?

Le Goût est en quelque maniere le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment.

Plus on va chercher les définitions du Goût, & plus on s'égare ; le Goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre ; for-

tez de-là , vous ne sçavez plus ce que c'est que le Goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet , il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tout ; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon Goût , il y a peu de gens de Goût ; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblée des traits les plus communs , fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ni de ce qu'on aime , parce qu'il nous est utile , ni de ce qu'on hait , parce qu'il nous nuit . Le Goût ne s'exerce que sur des choses indifférentes , ou d'un intérêt d'amusement , tout au plus , & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci le Goût n'est pas nécessaire , le seul appetit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles , & ce

semble si arbitraires , les pures décisions du Goût ; car hors l'instinct qui les détermine , on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales , & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci , les principes du Goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques , & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le Goût a des règles locales , qui les rendent en mille choses dépendantes des climats , des mœurs , du gouvernement , des choses d'institution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge , au sexe , au caractère , & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des Goûts.

Le Goût est naturel à tous les hom-

mes ; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure , il ne se développe pas dans tous au même degré , & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du Goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement , il faut des sociétés d'amusement & d'oïveté , car dans celles d'affaires on a pour règle , non le plaisir , mais l'intérêt ; en troisieme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas grande , où la tyrannie de l'opinion soit modérée , & où regne la volupté plus que la vanité ; car dans le cas contraire la mode étouffe le Goût , & l'on ne cherche plus ce qui plaît , mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas , il n'est plus

vrai que le bon Goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du Goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés ; c'est alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modèles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les Artistes , les Grands , les Riches ; & ce qui les guide eux mêmes , est leur instinct ou leur vanité : ceux-ci pour établir leur richesse , & les autres pour en profiter cherchent , à l'envi , de nouveaux moyens de dépense. Par là le grand luxe établit son empire , il fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau , loin d'imiter la nature , n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais Goût sont inséparables. Par tout où le Goût est dispendieux , il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le gout , bon ou mauvais prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attédie le désir de plaire , le goût doit dégénérer ; & c'est-là , ce me semble , une raison des plus sensibles pourquoi le bon Goût tient aux bonnes mœurs.

Le Goût se corrompt par une délicatesse excessive , qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperoit pas : cette délicatesse mène à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets , plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes . Dans les disputes sur la préférence , la philosophie & les lumières s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guères être faites que par des gens très-répandus , attendu qu'elles frappent après toutes les autres , & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a , peut-être , à présent un lieu policé sur la terre , où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût

se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe , dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font , se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des Auteurs que dans leurs livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante , & qui porte la vûe aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie , allez passer une année à Paris : bientôt vous ferez tout ce que vous pouvez être , ou vous ne ferez jamais rien.

IL y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur , & qui ne se trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence , dans la poésie , dans toute espèce de littérature , on les trouve , comme dans l'histoire , abondans en choses ,



& sobres à juger. Nos Auteurs au contraire disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des Anciens on lisoit des faits.

*Sta, viator; heroem calcas.*

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des héros parmi nous; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarfe & Anchiale en un jour,  
Et maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus, à votre avis? Notre style lapidaire avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les Anciens montraient les hommes au naturel; & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques Guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, ils moururent, dit-il, irréprochables dans la guerre & dans l'amitié. Voilà tout : mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'Auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant ! On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

*PASSANT, vas dire à Sparte, que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.*

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

## I M A G I N A T I O N.

**L**E pouvoir immédiat des sens est foible & borné : c'est par l'entremise de l'Imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin d'irriter les désirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donnât la nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'Imagination n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espere , & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son Imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède , l'illusion cesse où commence la jouissance

En toute chose l'habitude tue l'Imagination , il n'y a que les objets nouveaux

veaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'Imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio* ; car ce n'est qu'au feu de l'Imagination que les passions s'allument.

Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Quand l'Imagination est une fois faillie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

L'Imagination qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans la possession. Hors

le seul être existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels, & si l'Imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend, se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid.

Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, il y a des Imaginations fougueuses, qui sur un mot portent tout à l'extrême, avec lesquelles il faut mieux suivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager ensuite des adoucissements.



*OPINION, PRÉVOYANCE.*

**L'**OPINION reine du monde n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Pour ne rien donner à l'Opinion , il ne faut rien donner à l'autorité , & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au-dessus de l'opinion.

La Prévoyance ! La Prévoyance qui nous porte sans cesse au-delà de nous , & souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie a un être aussi passager que l'homme , de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement , & de négliger le présent dont il est sûr ! Manie

d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge , & que les vieillards toujours défiants , prévoyans , avares , aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire , que d'en manquer dans cent ans : ainsi nous tenons à tout , nous nous accrochons à tout ; les tems , les lieux , les hommes , les choses , tout ce qui est , tout ce qui sera , importe à chacun de nous. Notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend , pour ainsi dire , sur la terre entière , & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de Princes se désolent pour la perte d'un Pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il suffit de toucher aux Indes , pour les faire crier à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les



hommes si loin d'eux-mêmes ? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son destin des autres , & quelquefois l'apprenne le dernier ; en sorte que tel est mort heureux ou misérable , sans en avoir jamais rien sçu ? Je vois un homme frais , gai , vigoureux , bien portant , sa présence inspire la joie ; ses yeux annoncent le contentement , le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la Poste ; l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse , il l'ouvre , il la lit. A l'instant son air change , il pâlit , il tombe en défaillance. Revenu à lui , il pleure , il s'agite , il gémit , il s'arrache les cheveux , il fait retentir l'air de ses cris , il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé , quel mal t'a donc fait ce papier ? Quel membre t'a-t-il ôté ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Enfin , qu'a-t-il changé en toi-même pour

te mettre dans l'état où je te vois ? Que la lettre se fût égarée , qu'une main charitable l'eût jettée au feu , le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois , eût été , ce me semble , un étrange problème. Son malheur , direz-vous , étoit réel. Fort bien , mais il ne le sentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends , la santé , la gaîté , le bien être , le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons plus où nous sommes , nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort , pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi , & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la Nature t'assigne dans la chaîne des êtres , rien ne t'en pourra faire sortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la

nécessité, & n'épuise pas à vouloir lui résister des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à sçavoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille,

ou les tiennes propres ; ces Vifirs, ces Courtifans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jufqu'à des enfans, quand tu ferois un Themiftocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes Légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples font mes fujets, dis-tu fièrement, foit ; mais toi, qu'es-tu ? Le fujet de tes Miniftres : & tes Miniftres à leur tour qui font-ils ? Les fujets de leurs Commis, de leurs Maîtreffes, les valets de leurs valets. Prenez tout, ufurpez tout, & puis verfez l'argent à pleines mains drefsez des batteries de canons, élevez des gibets, des roues, donnez des loix, des Edits, multipliez les efions, les foldats, les bourreaux, les prifons, les chaînes;

chaînes ; pauvres petits hommes , de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en ferez ni mieux servis , ni moins volés , ni moins trompés , ni plus absolus. Vous direz toujours nous voulons , & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

---

S E N S.

**L**ES premières facultés qui se forment & se perfectionnent en nous , sont les Sens. Ce sont donc les premières qu'il faudroit cultiver ; ce sont les seules qu'on oublie , ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les Sens n'est pas seulement en faire usage , c'est apprendre à bien juger par eux , c'est apprendre , pour ainsi dire , à sentir ; car nous ne savons ni toucher , ni voir , ni entendre que comme nous avons appris.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des Sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque Sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre Sens ; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos Sens. Il y en a un, sçavoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille ; il a été répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous

acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particulière. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier Sens les jugemens que nous fournit l'autre.

Quoique le toucher soit de tous nos Sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant imparfaits & grossiers, plus que ceux d'aucun autre, parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés; car ne s'étendant qu'aussi

loin que nos mains peuvent atteindre , ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine , au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher , il l'apperçoit bien. Ajoutez que , joignant , quand il nous plaît , la force des muscles à l'action des nerfs , nous unissons , par une sensation simultanée , au jugement de la température , des grandeurs , des figures , le jugement du poids & de la solidité ; ainsi le toucher étant de tous les Sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre , est celui dont l'usage est le plus fréquent , & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Autant le toucher concentre les opérations autour de l'homme , autant la vue étend les siennes au-delà de lui.



C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur aucun ? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce qu'il est le plus étendu, & que précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes , pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus , les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; sans les gradations de grandeur & de lumière, nous ne pourrions estimer aucune distance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui est

à cent pas de nous, nous paroïssoit aussi grand & aussi distinct que celui qui est à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimensions des objets sous leur véritable mesure, nous ne verrions aucun espace, & tout nous paroîtroit sur notre œil.

La vue & le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, & si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps

qui la cause est grand ou petit , éloigné ou proche , si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent , qui produisant des échos , répètent la sensation , & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre , on entend la voix des hommes & le pas des chevaux , de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Nous avons un organe qui répond à l'ouïe , sçavoir celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue , & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens , en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés , s'il falloit attendre , pour choi-

fir les nourritures qui nous conviennent , que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême bonté qui a fait , du plaisir des êtres sensibles , l'instrument de leur conservation , nous avertit , par ce qui plaît à notre palais , de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin , plus sûr que son propre appetit , & à le prendre dans son état primitif , je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables , ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne , mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin , qu'il fait que nos goûts changent & s'altèrent avec nos manières de vivre. Plus nous nous éloignons

de l'état de nature , plus nous perdons de nos goûts naturels ; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature , que nous substituons tellement à la première , que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci. Il suit de-là , que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples ; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément , au lieu qu'en s'aiguissant , en s'irritant par nos fantaisies , ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays , se fera sans peine aux usages de quelques pays que ce soit , mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

De nos sensations diverses , le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre , que de celles qui ne font que l'en-

vironner. Mille choses sont indifférentes au toucher , à l'ouïe , à la vue ; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus , l'activité de ce sens est toute physique & matérielle , il est le seul qui ne dit rien à l'imagination , du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins , au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux , les caractères passionnés & vraiment sensibles , faciles à émouvoir par les autres sens , sont-ils assez tièdes sur celui-ci.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient , il l'avertit de la manière dont telle ou telle substance doit l'affecter , & dispose à la rechercher ou à la fuir , selon l'impression qu'on en reçoit d'avance.

L'odorat est le sens de l'imagination, donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette, n'est pas un piège aussi foible qu'on le pense, & je ne sçais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein, ne fit jamais palpiter.

On peut admettre une espèce de sixième sens, appelé sens commun, moins parce qu'il est commun à tous les hommes, que parce qu'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens, & qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixième sens n'a point par conséquent d'organe particulier ; il ne

réside que dans le cerveau, & ses sensations purement internes, s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances; c'est leur netteté, leur clarté qui fait la justesse de l'esprit; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appelle raison sensitive ou puérile, consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations, & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine, consiste à former des idées complètes par le concours de plusieurs idées simples.





*I D É E S.*

**L**A maniere de former les Idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide ; celui qui se contente de rapports apparens, est un esprit superficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste ; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, est un fou ; celui qui ne compare point est un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des juge-

mens dans les simples sensations , aussi bien que dans les sensations complexes , que j'appelle idées simples. Dans la sensation le jugement est purement passif , il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée , le jugement est actif ; il rapproche , il compare , il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence , mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe ; c'est toujours nous qui nous trompons.



---

*LANGUES , ACCENT.*

**L**Es langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent ; les têtes se forment sur les langages ; les pensées prennent la teinte des idiômes. La raison seule est commune ; l'esprit en chaque langue a sa forme particulière : différence qui pourroit bien être en partie la cause où l'effet des caractères nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que, chez toutes les Nations du Monde, la langue suit les vicissitudes des mœurs, & se conserve ou s'altère comme elles.

C'est peu de choses d'apprendre les Langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des Langues mène à celle de la Grammaire générale. Il faut appren-

dre le Latin pour sçavoir le François, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les règles de l'art de parler.

La langue Françoisise est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscène; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours deshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tous sens, que la Françoisise. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes,  
parce

parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste, que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François.

Se piquer de n'avoir point d'Accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'Accent est l'ame du discours ; il lui donne le sentiment & la vérité. L'Accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens, sans qu'ils le sentent. A l'Accent pros crit succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affecta-

tion de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du françois repoussant & désagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'Accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

---

### *S I G N E S.*

**U**N des erreurs de nôtre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des Signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos précep-

tes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois , rarement elle excite , & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

Dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres, que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des Signes. Toutes les conventions se passoient avec sollemnité pour les rendre plus inviolables.

Avant que la force fut établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain ; c'étoit pardevant eux, que les

particuliers faisoient leurs traités , leurs alliances , prononcoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers , des arbres , des monceaux de pierre consacrés par ces actes , & rendus respectables aux hommes barbares , étoient les feuillets de ce Livre , ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le Puits du serment , le Puits du vivant & voyant , le vieux chêne de Mambré , le monceau du témoin* , voilà quels étoient les monumens grossiers , mais augustes , de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets , qu'elle ne l'est aujourd'hui par la vaine rigueur des loix. Dans le gouvernement , l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de digni-



tés, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain, les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le gouvernement Venitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape orné de sa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne Ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui

fait tant rire les fots, feroit verfer à la populace de Venife tout fon fang pour le maintien de fon tyranique gouvernement.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence eft prodigieux, mais cette éloquence ne confiftoit pas feulement en beaux difcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on difoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des Signes; on ne le difoit pas, on le montrait. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiofité, tient l'efprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & fouvent cet objet feul a tout dit. Trafibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant fon fceau fur la bouche de fon favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient pas mieux que s'ils avoient fait

de longs discours. Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées ? Darius engagé dans la Scythie avec son armée , reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau , une grenouille, une souris & cinq flèches. L'Ambassadeur remet son présent , & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue , & Darius n'eût plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces Signes ; plus elle sera menaçante & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes ! des vêtemens divers selon les âges , selon les conditions ; des toges , des faves , des prétextes , des bulles , des laticlaves , des chaînes , des listeurs , des faisceaux , des haches , des

couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vit pas le Capitole; qu'il fût ou ne fut pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine; quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle Rhétorique!

*PLAISIRS,*

*PLAISIRS, AMUSEMENS.*

**L**ES plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir.

L'art d'affaisonner les plaisirs, n'est que celui d'en être avare.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisine de la raison.

Le plaisir n'est légitime, même dans le mariage, que quand le desir est partagé.

Jamais les cœurs sensibles n'aimeraient les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir.

La variété des desirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît, sont long-tems les seuls qu'on recherche.

Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux ni pour soi.

Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus.

Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui sçait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier ; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit ; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose.

Tout ce qui tient aux sens, & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir, en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne, & une jouissance dont on se

prive. Prévenir toujours les desirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

Changeons de goût avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les faisons : il faut être foi dans tous les tems, & ne point lutter contre la nature ; ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

---

*T H E A T R E.*

C'EST au Théâtre qu'il faut aller étudier non les mœurs, mais le goût, c'est là sur-tout qu'il se montre à ceux qui sçavent réfléchir. Le Théâtre n'est pas fait pour la vérité ; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire & d'intéresser le cœur humain.

L'étude du Théâtre mene à celle de

la poësie ; elles ont exactement le même objet.

Le mal qu'on reproche au Théâtre , n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles , mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent , n'ont pas elles-mêmes un objet déterminé , mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour , mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer , mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes , s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus foibles , que les effets en sont moins dangereux ? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces , moins séduisantes , moins capables d'é-



chauffer un cœur sensible , que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de reprehensible ? Rien , sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impures à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

Si les Héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir , en admirant leur force , le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose ex-

poser à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force, il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'Amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sçait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connaît le véritable amour & l'a sçu vain-

cre : Ah ! pardonnons à ce mortel , s'il existe , d'oser prétendre à la vertu.

S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme , il faut convenir au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires , & que tout amusement inutile est un mal , pour un être dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs , qui dérivent de sa nature , & naissent de ses travaux , de ses rapports , de ses besoins ; & ces plaisirs , d'autant plus doux , que celui qui les goûte a l'ame plus saine , rendent quiconque en sçait jouir , peu sensible à tous les autres. Un pere , un fils , un mari , un citoyen , ont des devoirs si chers à remplir , qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui : mais c'est le mécontentement de soi-même , c'est le poids de l'oïveté , c'est l'oubli des goûts simples & naturels , qui rendent si nécessaire un amusement

étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scène, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare, à qui l'on vantoit la magnificence du Cirque & des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme *n'ont-ils ni femmes ni enfans ?* Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas facile à imiter sur le Théâtre ; & quand il le feroit, l'imitation, moins variée, n'en feroit pas agréable au Vulgaire ; il s'intéresseroit difficilement à une image qui

n'est pas la sienne , & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs ni ses passions. Jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile Poëte , le Poëte qui sçait l'art de réussir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui , qui n'écoute que la voix de la sagesse ; mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémissemens , qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu , puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverses , le Poëte émeut & flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altère & change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentiment, ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toutes occasions, sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié défordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjuge & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions; ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi

l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; & ce renversement de saines opinions est l'infailible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

De quelque sens qu'on envisage le Théâtre, dans le tragique, ou le comique, on voit toujours que, devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu à l'amour, à la colere, & à toutes les autres passions, nous perdons toute force pour leur résister quand elles nous assaillent tout de bon ; & que le Théâtre animant & fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devoit obéïr ; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pi-

res & plus malheureux encore, & nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la Scène. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toutes, n'y sçauroit intéresser personne : & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable ; dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

L'amour est le règne des femmes ; ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi : parce que, selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance, qu'aux dépens de leur liberté. Un effet des pieces où l'amour domine, est donc d'étendre l'empire du sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, &



de leur donner sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs amans. Pense-t-on que cet ordre soit sans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes, les hommes en seront mieux gouvernés?

La même cause qui donne dans nos Pièces tragiques & comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins reprehensible : puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre : ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes Amans, & alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes, & alors ils sont

ridicules : *Turpe senex miles*. On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des usurpateurs ; dans les Comédies, des jaloux, des usuriers, des peres insupportables, que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la Vieillesse au Théâtre ; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Lusignan*, & le bon vieux *Philippe Humbert*. Il en est encore quelques autres ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'avilissement où la plûpart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude à voir toujours dans les Vieillards des personnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la société, &

qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gêrontes de la Comédie, on ne les méprise tous également.

---

## TRAGÉDIE.

LA plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est de réduire à quelques affections passagères, stériles & sans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis , qui croient avoir fait un acte de charité , en disant à un pauvre : *Dieu vous assiste.*

Pourquoi le cœur s'attendrit-il plus volontiers à des maux feints, qu'à des maux véritables ? Pourquoi les imitations du Théâtre nous arrachent-elles quelquefois plus de pleurs, que ne feroit la présence même des objets imités ?

C'est parce que les émotions qu'elles nous causent sont sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'Humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous sommes bien - aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie ; & à cet égard l'objet est rempli, quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable. Ainsi, comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être  
Britan-

Britannicus que Néron , je conviens qu'on doit compter pour bonne , la piece qui les représente , quoique Britannicus y périsse. Mais par le même principe , quel jugement porterons-nous d'une Tragédie , où , bien que les criminels soient punis , ils nous sont présentés sous un aspect si favorable , que tout l'intérêt est pour eux ? Où Caton , le plus grand des Humains , fait le rôle d'un pédant ? Où Cicéron , le sauveur de la République ; Cicéron , de tous ceux qui portèrent le nom de Peres de la Patrie , le premier qui en fut honorée , & le seul qui le méritât , nous est montré comme un vil Rhéteur , un lâche ; tandis que l'infâme Catilina , couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer , prêt à égorger tous ses Magistrats & à réduire sa Patrie en cendres , fait le rôle d'un grand homme , & réunit , par ses talens , sa fermeté , son courage ,

toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina ; & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique dûe aux gens de bien ?

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit : mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ? un reste de sentiment naturel étouffé bien-tôt par les passions ; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phère au

Speſtacle, de peur qu'on ne le vit gé-  
mir avec Andromaque & Priam, tandis  
qu'il écouſoit, ſans émotion, les cris de  
tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous  
les jours par ſes ordres.

*Fin du premier Volume.*









# TABLE

## DES ARTICLES

Du premier Volume.

<b>D</b> IEU,	page 1
<i>Univers , intelligence suprême ,</i>	8
<i>Athéisme , fanatisme ,</i>	16
<i>Religion ,</i>	18
<i>Evangile ,</i>	23
<i>Oraison , dévotion , dévots ,</i>	29
<i>Superstition ,</i>	33
<i>Conscience ,</i>	34
<i>Moralité de nos actions ,</i>	36
<i>Mal moral , mal Physique ,</i>	41
<i>Optimisme ,</i>	44
<i>Passions ,</i>	50

<i>Bonheur,</i>	page 60
<i>Vertu,</i>	75
<i>Honneur,</i>	82
<i>Chasteté, pureté, pudeur,</i>	83
<i>Pitié, sensibilité,</i>	86
<i>Amour de la patrie,</i>	93
<i>Amour propre, amour de soi-même,</i>	97
<i>Amour,</i>	100
<i>Amans,</i>	114
<i>Ami, amitié,</i>	117
<i>Sentiment,</i>	124
<i>Humanité, bienfaisance,</i>	126
<i>Nature, Habitude,</i>	130
<i>Vice,</i>	133
<i>Ingratitude,</i>	137
<i>Jalousie,</i>	138
<i>Vanité,</i>	140
<i>Hypocrisie,</i>	141
<i>M'chanceté, méchant,</i>	143
<i>Caractères,</i>	146
<i>Coquetterie,</i>	151
<i>Adversité, coups du sort,</i>	154

# DES ARTICLES. 335

<i>Institutions sociales,</i>	page 158
<i>Peuples,</i>	161
<i>Gouvernement,</i>	166
<i>Roi, Royaume,</i>	172
<i>Législateur,</i>	176
<i>Loi,</i>	179
<i>Pouvoir arbitraire,</i>	184
<i>Liberté,</i>	185
<i>Dépendance,</i>	188
<i>Guerre,</i>	190
<i>Finances, Impôts,</i>	192
<i>Luxe,</i>	199
<i>Riches, richesse,</i>	206
<i>Mendians,</i>	208
<i>Suicide,</i>	213
<i>Duel,</i>	217
<i>Excès du vin,</i>	222
<i>Maladies,</i>	224
<i>Médecine, Médecins,</i>	226
<i>De la Vie,</i>	233
<i>De la mort,</i>	237
<i>Etude,</i>	242

# 336 TABLE DES ARTICLES.

<i>Etude du monde,</i>	page 244
<i>Etude des Sciences,</i>	247
<i>Sciences &amp; Arts,</i>	248
<i>Sçavans,</i>	259
<i>Talent,</i>	263
<i>Le Goût,</i>	268
<i>Imagination,</i>	279
<i>Opinion, prévoyance,</i>	283
<i>Sens,</i>	289
<i>Idées,</i>	301
<i>Langues, accent,</i>	303
<i>Signes,</i>	306
<i>Plaisirs, amusemens,</i>	313
<i>Théâtre,</i>	315
<i>Tragédie,</i>	327

Fin de la Table du premier  
Volume.

